

L'INDUSTRIE DE LA LINGERIE

dans la région d'Argenton-sur-Creuse (Indre)

THÈSE POUR LE DOCTORAT

(ÉTUDE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE)

Présentée et soutenue le mercredi 18 juin 1913, à 1 heure 1/2

PAR

Fernand DEBAUDRE

Président : M. HITIER, professeur

Suffragants : { MM. FERNAND FAURE, professeur
DESCHAMPS, professeur

PARIS

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1913

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

L'INDUSTRIE DE LA LINGERIE

dans la région d'Argenton-sur-Creuse (Indre)

THÈSE POUR LE DOCTORAT

(ÉTUDE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE)

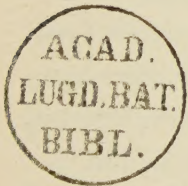
Présentée et soutenue le mercredi 18 juin 1913, à 1 heure 1/2

PAR

Fernand DEBAUDRE

Président : M. HITIER, professeur

Suffragants { *MM. FERNAND FAURE, professeur*
DESCHAMPS, professeur



PARIS

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

—
1913



Digitized by the Internet Archive
in 2026

L'INDUSTRIE DE LA LINGERIE

dans la région d'Argenton-sur-Creuse (Indre)

INTRODUCTION

§ 1. — *Pourquoi nous avons choisi la région d'Argenton.*

Au début de notre étude, nous croyons qu'il convient de donner les raisons qui nous ont fait choisir la région d'Argenton comme cadre d'un travail sur l'industrie de la lingerie.

Nous espérons que l'exposé suivant fera comprendre l'attrait que pouvaient exercer sur nous quelques-unes de ces considérations qui nous paraissent particulièrement sérieuses.

D'abord la partie du Bas-Berry, dont il est question, est notre pays. Nous y avons toujours vécu et beaucoup de ses habitants nous sont connus, dont les intérêts ont été et sont encore souvent les nôtres à plus d'un point de vue.

Ensuite cette contrée a subi en vingt-cinq ans

une transformation remarquable. Son activité agricole, mise en péril par une succession d'événements malheureux, s'est considérablement ralentie et ne semble pas devoir se ranimer de sitôt. L'industrie a monopolisé à son profit une grande partie de la main-d'œuvre et est devenue l'unique ressource de la majeure partie de la population.

Enfin, cette partie du bocage berrichon (les statistiques en font foi, et les divers ouvrages qui ont trait à la matière) est incontestablement un des centres français les plus importants pour la fabrication des articles de lingerie.

Il y avait là, avons-nous cru, de quoi fournir les éléments d'une étude de quelque intérêt, un terrain tout préparé pour mettre en lumière, sans négliger aucun stade de la fabrication, la vie industrielle intense développée à Argenton et dans la campagne environnante, et pour dégager les conséquences sociales qui découlent d'une industrie dont le rayon d'action s'est si considérablement étendu.

Avant de commencer notre enquête, nous dirons quelques mots de la géographie du territoire sur lequel vont porter nos recherches. Après quoi nous indiquerons, dans ses grandes lignes, sa situation économique avant le développement de la lingerie, dont le rôle bienfaisant dans l'allègement des crises a été considérable.

§ 2. — Géographie de la Région d'Argenton.

Située sur la Creuse, à sa sortie du Massif Central, Argenton est une des villes les plus actives et les plus vivantes du Boischaut.

Sa position au cœur de cette fraîche contrée, si variée dans ses productions, grâce à la nature même de son sol (1), lui a valu d'être pendant longtemps le siège d'« établissements judiciaires et administratifs » (2), et en fit toujours un rendez-vous commercial.

La région qui l'entoure, desservie dès l'époque romaine par deux grandes routes (Poitiers à Nérès, Bourges à Bordeaux par Limoges) est aujourd'hui traversée par plusieurs voies ferrées.

1. Les formations géologiques sont très diverses : Le terrain primaire est représenté en deux endroits seulement, de faible étendue chacun. Le terrain secondaire, au contraire, apparaît presque partout, tantôt sous forme de lias, tantôt sous forme de trias. Le terrain tertiaire recouvre les formations précédentes. Dans la vallée, à toutes les altitudes, on rencontre le terrain quaternaire. Cf. Hubert, *Histoire et Archéologie du département de l'Indre*. Cf. Godefroy, *Cours de géologie agricole*, 1867.

2. Lors de la Révolution de 1789, la majeure partie de ces établissements furent supprimés. En l'an IV, un tribunal correctionnel y fut créé, qui comprenait les districts d'Argenton, du Blanc, et de la Châtre. En l'an VIII, celui-ci disparut à son tour. Cf. Grosset, *Recherches historiques et Statistiques sur la ville d'Argenton et son territoire*, 1841, page 21.

La plus importante est celle de Paris à Toulouse qui la parcourt du nord au sud ; viennent ensuite la ligne d'Argenton à Poitiers à l'ouest, celle d'Argenton à la Châtre à l'est. Un chemin de fer économique orienté vers le sud-ouest complète ce réseau.

La ville est avantageusement placée au croisement de ces différentes voies.

§ 3. — *Aperçu de la situation économique avant le développement de la lingerie*

Lorsque la guerre éclata, la lingerie existait depuis une dizaine d'années déjà, mais elle n'avait pris encore qu'une faible extension ; la plus grande partie de la main-d'œuvre était employée aux travaux agricoles qui faisaient vivre la presque totalité de la population. On pratiquait avec succès l'élevage, les céréales donnaient de bons rendements, mais c'était la culture de la vigne la source principale des revenus.

La petite culture était prédominante, et ce caractère s'affirmait surtout avec la propriété viticole qui donnait de gros profits. Les produits étaient écoulés dans la Marche et le Limousin. Les vins d'Argenton, de Chavin, du Menoux, du Pechereau, de Saint-Marcel jouissaient d'une grande renommée. Au temps d'Henri IV, les marchands étrangers venaient

déjà à Saint-Marcel faire leurs approvisionnements ; la pipe de vin (206 litres environ) s'y vendait de 7 à 10 écus.

A cette prospérité agricole, Argenton ajoutait celle de quelques industries pour la plupart disparues ou presque aujourd'hui. La culture du chanvre, très florissante autrefois et qui n'existe plus depuis une trentaine d'années, procurait du travail à une soixantaine de tisserands qui produisaient pour la clientèle. L'élevage du gros bétail apportait aux tanneurs la matière première pour la fabrication des cuirs (1). Grosset nous signale l'existence vers 1840 de 10 à 12 tanneries toutes en voie de prospérité (2).

Outre ces deux industries, la région d'Argenton, riche en carrières de calcaire, comptait déjà d'importants fours à chaux.

Enfin, la Creuse fournissait la force motrice à de nombreux moulins à blé et à tan.

Grâce à la fertilité de son sol et à la richesse de son sous-sol, grâce aussi à la facilité des communications, le pays semblait donc devoir assister au

1. L'Industrie de la tannerie semble avoir existé de temps immémorial à Argenton. M. Hubert nous dit qu'au xvii^e siècle, les tanneurs payaient un droit qui était affermé 120 livres par an au profit du roi. *Le Bas-Berry* (Histoire et Archéologie du département de l'Indre). Canton d'Argenton, par E. Hubert.

2. *Recherches et statistiques sur la ville d'Argenton et son territoire*, 1841, p. 31 et 32, par Grosset.

complet développement de son agriculture, de son commerce et de son Industrie.

En fait, dans les années qui suivirent la guerre, la prospérité générale grandit, et la population d'Argenton ne cessa d'augmenter jusqu'en l'année 1886, où elle atteignit son maximum :

1816.....	3428
1826.....	3050
1836.....	4319
1846.....	4596
1851.....	5332
1861.....	5242
1871.....	5274
1881.....	5909
1886.....	6320

A partir de cette dernière date, il y a décroissance.

1891.....	6270
1896.....	6118
1901.....	6281
1906.....	6275
1911.....	6122

La période 1901-1906, durant laquelle les chiffres se sont relevés, fut excellente pour les affaires.

Que s'est-il donc passé depuis 1886 ? La ruine du vignoble, la faillite des Banques locales et sa répercussion sur le commerce, l'Industrie et l'Agriculture, la décadence de la Tannerie, sont autant de réponses à cette interrogation.

C'est l'étude de ces différentes crises, qui nous permettra de saisir le sens de la transformation survenue dans la vie économique et sociale de toute la région.

La première en date, étant la crise agricole, nous allons la décrire d'abord.

§ 4. — *La Crise viticole*

En 1861, quand le Dr Guyot fut délégué par le ministre de l'Agriculture, pour faire une enquête sur la situation des vignobles de l'Indre, ceux-ci s'étendaient sur une superficie de 18.000 hectares et donnaient un revenu annuel moyen de plus de 4 millions de francs.

Il y avait là un sérieux élément de richesse que le Dr Guyot chercha à développer par des conférences sur divers points du département.

La période qui s'écoula de 1861 à 1880 donna raison à cette propagande ; les conditions climatiques furent, en effet, des plus favorables à la vigne. Aussi vit-on dans cet intervalle, de nombreuses contrées se couvrir de plantations.

En 1885, la superficie du vignoble avait doublé, elle comprenait 35.000 hectares, qui produisaient annuellement plus de 9 millions de francs.

Il convient d'observer que cet accroissement

affecta surtout la partie nord du département : la Champagne. Dans les grands domaines, on vit la vigne apparaître en grande culture, elle donnait un revenu net de 37,5 o/o environ. Chez les petits propriétaires, le bénéfice était plus gros encore, il atteignait parfois jusqu'à 60 o/o.

La vigne poussait avec force dans ces terres qui ne l'avaient jamais portée. La valeur du sol augmenta dans des proportions prodigieuses, et l'on trouvait à cette époque de nombreux exemples de terres vendues au prix de 700 francs l'hectare, trouver preneurs, en vigne, à quatre ans de pousse à 1.500 et 2.000 francs (1).

Dans le sud du département, et particulièrement dans la région d'Argenton, la situation du vignoble ne changea pas. C'est que la culture de la vigne était très ancienne sur les pentes admirablement exposées de cette partie de la vallée de la Creuse.

Dès le xvi^e siècle, les plantations y avaient pris une grande extension, et l'historien Chaumeau en fait mention (2).

En 1823, Robin-Scevolles nous apprend qu'elles couvraient 1.500 hectares et que la culture se faisait généralement par moitié entre le propriétaire et le

1. Cf. *Bulletin de la Société d'agriculture de l'Indre*, 1885-1889, p. 89 et suiv.

2. Chaumeau, *Histoire du Berry*, 1566.

vigneron (1). Il cite comme réputés les vins du Péche-reaux, du Menoux, du Clos, des Chalolières, des Boissières, et comme plants les plus employés : le Lumancet, le Gouet, le Genouillet, le Neuret et le plant de Marche.

La consommation locale absorbait alors les deux tiers de la récolte, le tiers restant était expédié sur la Creuse et le Limousin au prix de 40 à 50 francs la pipe (2).

Vingt ans plus tard, Grosset écrit que les vins « excellents et légers » de la contrée sont la principale ressource de la population, dont une bonne partie émigre chaque année en Champagne, au temps des moissons pour se louer (3).

Jusqu'en 1882, il est impossible de trouver le moindre document touchant les surfaces plantées, et la valeur de la production ; mais à cette date les statistiques pour le canton d'Argenton accusent 1.500 hectares de vigne.

Depuis 1823, époque à laquelle écrivait Robin-Scevolles, la superficie ne s'était donc pas accrue. Elle grandit toutefois de 1882 à 1885 où elle atteignit son maximum avec 1.640 hectares.

1. Cette coutume s'est conservée jusqu'à nos jours et nous en avons rencontré plusieurs exemples.

2. Cf. *Éphémérides de la Société d'agriculture du département de l'Indre* (Notice sur la culture de la vigne dans le canton d'Argenton, 1823, par Robin-Scevolles).

3. Cf. *Recherches et statistiques sur la ville d'Argenton et son territoire*, 1841, par Grosset.

La décroissance rapide qui se manifesta par la suite, coïncide avec l'invasion phylloxérique.

C'est en l'année 1878 que les premiers symptômes du mal furent observés dans l'Indre.

Immédiatement le service des recherches, organisé par la Société d'agriculture, déploya la plus grande activité (achats de pépins de vigne américaine, organisation de pépinières, création d'écoles et séances de greffage, conférences, voyages d'études dans le Midi, où le phylloxéra était apparu depuis 1863 dans le Gard, organisation de syndicats viticoles de défense) (1). Malheureusement, tous ces efforts ne pouvaient entraver la marche rapide du fléau.

En 1886, le rapport officiel sur le service phylloxérique constate que dans l'Indre près de 12.000 hectares sont contaminés ; 7.000 étaient complètement ruinés, 100 étaient défendus au moyen de sulfure de carbone et 31 reconstitués à l'aide de cépages américains.

En 1888, la reconstitution portait sur 120 hectares.

Les populations les plus éprouvées furent celles de l'arrondissement d'Issoudun et du canton d'Argenton, où la vigne constituait la principale source de richesse.

Sur le territoire d'Argenton, l'insecte commença

1. Cf. *L'Œuvre de la Société d'agriculture de l'Indre, pendant la période d'un siècle*, année 1902, p. 55, par M. H. Ratouis de Limay.

son œuvre vers 1880-1881. La destruction frappa cruellement les nombreux petits propriétaires attachés à leur clos. Au Menoux surtout, commune située à 6 kilomètres d'Argenton, où la production du vin a été de tout temps la base de l'économie rurale, la situation devint critique ; les vigneron ne pouvaient se résigner à voir s'en aller leur unique ressource sans essayer d'organiser la résistance. Dans cette commune, où la valeur foncière des vignobles en rapport atteignait le chiffre de 8 à 10.000 francs l'hectare (1), l'effort fut particulièrement grand. La Commission du concours départemental de viticulture organisé en 1893, le jugea tel, puisqu'elle accorda au Syndicat des vigneron du Menoux, la plus haute récompense : la médaille d'or. Sur 300 hectares qui existaient jadis, 120 déjà étaient reconstitués, suivant les plans d'une méthode aussi rigoureuse que raisonnée, et adoptée par tous avec une parfaite harmonie de principes. Les producteurs directs tels que Noah, Othello, dont le vin n'est pas commercial et qui résistent mal, le dernier surtout, au phylloxéra, furent écartés ; il fallait conserver le renom de bonne qualité du vin de ces pentes privilégiées. Dès le début, les vigneron leur préférèrent les plants greffés sur Riparia, porte-greffe qui se plaisait admirablement dans ces coteaux du Menoux, au

1. Cf. *Bulletin de la Société d'agriculture de l'Indre*, année 1893, n° 6, p. 487.

sol silico-argileux, parsemé de cailloux, peu compact, assez fertile et à souhait pour la vigne,

Malheureusement, l'œuvre accomplie en 1893 par cette petite commune de 703 habitants resta isolée.

Dans les communes voisines, au Pechereau, à Argenton, à Saint-Marcel, s'il y eut d'énergiques et intelligentes initiatives particulières, on ne trouva nulle part d'action commune, une collectivité organisée, seule capable d'élaborer un programme et de le réaliser méthodiquement.

La division des efforts eut pour résultats des tâtonnements, des fautes, des désillusions.

Les ravages causés à la même époque par le développement des maladies cryptogamiques (mildew, oidium, anthracnose, black-rot) et qui venaient aggraver encore les frais de culture n'étaient pas de nature à ramener la confiance.

Malgré les encouragements prodigués sous toutes les formes (conférences, concours triennaux de viticulture organisés par la Société d'agriculture. Exemptions temporaires d'impôt appliquées aux vignobles reconstitués, loi du 1^{er} décembre 1887), beaucoup de vignerons furent déconcertés et découragés. En quelques années, ils avaient vu leur bourse se vider et la valeur du sol en certains endroits baisser de plus de moitié.

Ce fut pour de nombreuses familles la ruine, et pour toutes la gêne. Nous sommes loin des

années 1785 et 1801 où Robin-Scévollès raconte que certains propriétaires firent l'abandon des fruits, pour ne pas avoir à payer les frais de la récolte (1).

La reconstitution qui nécessitait des immobilisations considérables de capitaux fut entravée par toutes sortes de difficultés : le nombre des prêteurs locaux se trouva réduit par le fait même de la situation économique, et se montra exigeant ; les capitaux étrangers, d'autre part, manifestèrent une défiance extrême ; enfin la crise financière déterminée par la faillite des banques locales rendit plus douloureuse encore la situation.

Ainsi s'explique la lente progression accomplie depuis 1886 dans la superficie des espaces replantés (806 Ha. en 1911 contre 1640 en 1885). Elle a coïncidé avec une raréfaction constante de la main-d'œuvre agricole, raréfaction qu'est venu accentuer davantage, chaque année, l'engouement des populations rurales pour le travail de lingerie.

1. Cf. *Ephémérides de la Société d'agriculture de l'Indre*, (notice déjà citée de Robin-Scévollès), année 1823.

Département de l'Indre. — Statistiques viticoles (1803-1912)

ANNÉES	HECTARES	Produit moyen par hectare en hectolitres	Produit total d'hectolitres	Prix de l'hectolitre	VALEUR TOTALE
				fr.	fr.
1803.....	14.013	10 5	147.190	21	3.185.476
1840.....	16.388	12 99	213.816	11.90	2.546.273
1852.....	17.639	15 19	267.970	13.80	3.887.573
1860.....	18.000	—	—	—	—
1862.....	20.003	15 30	306.189	31.17	9.543.822
1873.....	21.091	8	168.728	36	6.074.208
1882.....	26.129	9 20	230.257	41.38	9.528.311
1885.....	35.000	—	—	—	—
1886.....	19.179	6 85	127.469	33.56	4.279.011
1888.....	16.983	7 20	122.110	30	3.663.300
1892.....	14.983	9 47	106.309	41	4.358.669
1896.....	14.632	8 45	123.629	35	4.327.015
1899.....	10.375	10 40	107.260	35	—
1900.....	8.020	33 11	265.595	30	7.967.850
1902.....	10.500	—	—	—	—
1904.....	13.857	24	332.568	22	7.316.496
1907.....	14.900	19	280.437	—	—
1911.....	14.210	9	128.340	45	5.775.300
1912.....	—	—	—	—	—

Canton d'Argenton. — Statistiques viticoles (1882-1912)

ANNÉES	HECTARES	Produit moyen par hectare en hectolitres	Produit total d'hectolitres	Prix de l'hectolitre	VALEUR TOTALE
1873	»	»	»	22 fr.	fr.
1882	1.500	8	12.000	»	»
1885	1.640	11	18.040	»	»
1886	1.032	12 55	11.661	40	466.440
1887	1.106	5 60	6.193	43	266.299
1890	264	4 16	1.008	39	42.822
1892	331	17	5.627	45	253.215
1896	313	32	10.016	34	340.244
1900	429	25 66	11.008	37.70	415.001
1904	»	»	»	»	»
1908	»	»	»	»	»
1911	806	9	7.254	45	326.430
1912	»	»	»	»	»

§ 5. — *La crise financière*

La ruine du vignoble n'en était encore qu'à ses débuts, quand celle des banques fit son apparition. Plus soudaine que la première, elle devait avoir les conséquences les plus graves. Voyons son histoire.

De 1870 à 1890, trois Banques donnèrent aux affaires une impulsion nouvelle. L'argent était abondant et ne demandait qu'à s'employer.

Durant cette période, le vignoble, favorisé par une série d'excellentes récoltes, apporta une aisance générale.

La Tannerie, facteur important de la richesse locale, atteignit son maximum de développement.

Les diverses branches du commerce furent prospères. Entre toutes, la Banque se fit remarquer par son chiffre d'affaires. Dans une seule maison, la plus importante il est vrai, il atteignait plusieurs millions.

Les opérations effectuées consistaient surtout en prêts d'argent. Quiconque voulait faire un placement ou contracter un emprunt s'adressait aux Banques locales.

Particularité incroyable en cette matière, les prêteurs se contentaient des plus vagues garanties.

L'Industrie, le petit et le grand commerce n'eurent garde de profiter des facilités qui s'offraient à eux de

se procurer des fonds, et l'on eut le spectacle de découverts nullement en rapport avec la situation de ceux qui les faisaient.

L'Agriculture fut plus prudente dans ses opérations ; mais la petite épargne, d'une façon générale, versa aux Banques la plus grande partie de ses économies. A la liquidation de la plus importante, elle était représentée, en effet, par plus de deux millions de dépôts.

A cette époque, l'existence de la Caisse d'épargne était ignorée ou presque.

Cette confiance absolue de la population toute entière dans les banques du pays, ne devait pas tarder à être cruellement démentie par les faits.

Dans le deuxième semestre de l'année 1885, la plus petite des trois Banques existantes, accuse un passif de 268.632 fr. 75.

Deux ans plus tard, vers la fin d'août, la deuxième, comme importance, s'inscrit pour le chiffre de : 818.944 fr. 50.

Enfin en 1889, vers la même époque que la précédente, la plus puissante sombre à son tour avec un déficit de 1.857.747 fr. 48 (1), et entraîne dans sa chute la plus forte des études de notaire.

1. Les deux dernières avaient été fondées sous la forme de sociétés en commandite par actions, mais après la faillite de la première en date, celle qui restait se transforma en commandite simple.

Avec une succession de chiffres aussi éloquents, il est facile de s'expliquer les conséquences du désastre financier dans un pays ravagé en même temps par le phylloxéra.

A la quiétude des années précédentes succéda la panique la plus complète. C'est que la situation de beaucoup d'établissements était liée à celle des banques.

Dans une durée très courte, on vit périliter la Tannerie et s'effondrer une importante manufacture de chaussures ainsi que deux puissantes minoteries.

Il y eut une crise dans la main-d'œuvre masculine qui ne trouvait plus à s'employer. L'argent devint rare et beaucoup de familles ouvrières durent faire appel au travail de lingerie pour subsister.

§ 6. — *La Crise de la tannerie*

Cette troisième crise est liée, comme nous allons le voir, d'une façon assez intime à la précédente. Elle mérite une étude parce qu'elle affecte l'unique industrie de la région avant celle de la lingerie.

A la chute du second Empire, l'industrie de la tannerie qui, jusque-là était restée stationnaire, prit un essor remarquable.

Par sa situation sur la grande route de Paris à Limoges, Argenton devait bénéficier des fréquents

passages de troupes et de convois militaires qui sillonnaient alors la France.

De forts contingents y firent des séjours prolongés et donnèrent au commerce et à l'industrie une recrudescence de prospérité.

La guerre (1) fut pour les habitants une source de richesse. Les peaux des bêtes abattues pour l'alimentation des troupes étaient achetées à vil prix par les tanneurs du pays à une époque où le cuir se vendait cher et où la concurrence était presque nulle. Aussi, toutes les tanneries existantes réalisèrent de gros bénéfices.

Un tel succès était encourageant ; et plusieurs maisons nouvelles s'établirent bientôt sur les bords de la Creuse.

Jusqu'en l'année 1890 leur nombre ne cessa d'augmenter.

A la faillite de la dernière banque, on comptait à Argenton 21 tanneries qui employaient 150 ouvriers. Chaque établissement, l'un dans l'autre, faisait annuellement un chiffre d'affaires moyen de 50.000 fr.

La production la plus importante était celle des cuirs forts, mais la vache était travaillée aussi sur une assez vaste échelle.

Les expéditions avaient lieu sur Paris et sur

1. Cf. Hubert, ouvrage déjà cité.

Limoges, qui fut de tous temps un débouché pour les produits de la région.

A Paris, les tanneurs d'Argenton traitaient avec des commissionnaires ; ceux-ci vendaient d'eux-mêmes à la clientèle. Ils jouaient en quelque sorte le rôle de banquiers, puisqu'ils prenaient 2 o/o d'escompte et 2 o/o de commission sur les prix de vente.

A Limoges, au contraire, les cuirs étaient adressés à des marchands, souvent les mêmes. Quelques-uns d'entre eux passaient avec certains fabricants des contrats aux termes desquels ces derniers s'engageaient à leur vendre la totalité de leur production.

La crise eut plusieurs causes :

La principale et la première en date réside dans la faillite des banques. Les avances consenties par ces dernières étaient parfois considérables, et plusieurs établissements ne pouvaient subsister que grâce à elles ; l'industrie dont il s'agit exigeant des disponibilités importantes de capitaux.

Conditionnée à la prospérité des maisons financières, l'existence de plusieurs tanneries fut donc irrémédiablement compromise du jour de leur écoulement.

La deuxième cause se trouve dans la réduction exagérée de la rémunération du travail. En vingt ans cette réduction avait grandi si démesurément que les bénéfices réalisés n'étaient pas suffisants bien souvent pour payer les intérêts des avances consen-

ties. En 1889, les gros capitaux nécessités par l'industrie de la tannerie rapportent à peine 5 o/o, et pour travailler, il fallait au moins 200.000 francs.

La hausse de prix sur les cuirs en poil était la raison principale de cette baisse énorme. Il faut ajouter que, depuis, elle n'a fait que progresser : ce qui valait, en 1870, 45 francs les 50 kilos, vaut aujourd'hui 154 et 161 fr. 75 (1). « La plupart des experts en la matière prédisent des cours plus élevés encore et ils basent cette prédiction sur des faits indéniables. La consommation du cuir, disent-ils, augmente sans cesse, empêchant ainsi toute accumulation de stock de cuir fabriqué, poussant par cela même les tanneurs à se couvrir quand même de matière première, en dépit de la concurrence à l'achat, qui, par son intensité constante, ne peut que faire monter les prix. La civilisation fait des progrès ininterrompus, le Japon se met à la production en grand du cuir, créant ainsi une compétition nouvelle pour l'achat des cuirs et peaux en poil dans le monde. Les Chinois commencent à consommer bien plus de cuir qu'autrefois..., ailleurs le cuir est employé à de nouveaux usages et pendant ce temps le troupeau mondial est loin d'augmenter dans les mêmes pro-

1. Prix du 6 juillet 1912, vente Delhom et Comte à Toulouse.
Journal la Halle aux Cuirs.

portions que les besoins nouveaux et que la population (1 et 2). »

Cette entrée en jeu de peuples jusque-là étrangers au problème de la production n'est qu'une phase nouvelle de l'évolution qui se poursuit dans la tannerie aussi bien que dans les autres industries.

Depuis longtemps, les fabricants désireux de lutter avec succès contre la concurrence nationale et étrangère, ont dû adopter les nouveaux procédés de fabrication et l'outillage en rapport avec les exigences du marché.

C'est pour avoir méconnu ces nécessités que les tanneurs d'Argenton ont vu peu à peu leurs établissements décliner, et c'est ici que se place la troisième cause de la crise.

On continua à fabriquer en vingt mois ce que le machinisme et les procédés chimiques arrivent à

1. Journal *la Halle aux Cuirs*, année 1912, n° 33, p. 547.

2. 20 mai 1912. « L'association des maîtres tanneurs de la Nouvelle Galles du Sud vote une augmentation de 10 o/o sur le prix du cuir fabriqué (Journal précité, année 1912, n° 27, p. 451).

18 août 1912. Le syndicat de la tannerie de Toulouse et du Sud-Ouest envoie à ses adhérents une circulaire leur faisant savoir que, vu la hausse de 10 à 15 o/o sur les cours officiels des peaux en poil, le syndicat à l'unanimité décide d'appliquer dès aujourd'hui une hausse minima de 5 o/o suivant les articles (Journal précité, année 1912, n° 33, p. 545).

Même hausse sur les cuirs en poil exotiques. Un tableau synoptique des cours des principales sortes de cuir sur la place du Havre comparant les cours de 1902 à ceux de 1912 au 31 juillet de chaque année, donne une hausse moyenne de 44 o/o (Journal précité, année 1912, n° 33, p. 547).

faire en six depuis longtemps. Au lieu de réorganiser, sur de nouvelles bases, leurs exploitations, les tanneurs restant, riches pour la plupart, préférèrent jouir du bien-être acquis après la guerre, et arrivèrent à considérer leur industrie plus comme une occupation que comme une source de revenus.

La durée trop longue d'immobilisation de leurs capitaux ne leur permettait guère de supporter la concurrence ; progressivement les tanneries fermèrent leurs portes.

Des vingt et une qui animaient d'une façon si particulière les bords de la Creuse dans sa traversée d'Argenton, trois subsistent aujourd'hui. Elles occupent à peine une vingtaine d'ouvriers, la main-d'œuvre restante s'est dirigée là où elle a pu trouver à s'employer, tâche difficile dans une région dépourvue de toute industrie masculine, et où le gain de la femme a été presque seul, bien souvent, à alimenter le budget familial.

C'est alors qu'il est permis de se demander ce que serait devenu notre région dans le secours de la lingerie.

Il est temps de faire en détail l'étude de cette industrie. Son histoire, son importance, sa physiologie générale vont nous montrer l'efficacité économique et sociale de son action.

PREMIÈRE PARTIE

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'INDUSTRIE DE LA LINGERIE

a) ÉVOLUTION. — b) STATISTIQUES

a) ÉVOLUTION. — *Principaux centres de production.*

— Au début du XIX^e siècle, les travaux de lingerie appartiennent au domaine de l'activité familiale pour la plus grande partie. Il y a bien dans chaque ville des lingères et des chemisiers qui travaillent pour la clientèle, mais ce sont les classes aisées seules qui s'adressent à eux. La production d'avance par grandes quantités n'existe pas.

Avec l'application de la vapeur à l'industrie et aux transports, nous entrons dans une phase nouvelle de l'activité économique. A la petite industrie indépendante, à l'industrie domestique succède la grande industrie.

Grâce à la multiplication des moyens de communication et à leur rapidité, les régions les plus

diverses, les plus lointaines entrent en relations d'échange ; des débouchés nouveaux s'ouvrent à la production qui s'élargit. De local qu'il était, le marché devient national et même international « Le nivellement des besoins, des goûts dans les pays civilisés, l'uniformité cosmopolite des modes, des mœurs, des usages rendent possible la confection par larges séries d'articles similaires » (1).

Entre toutes les sections de l'habillement, la lingerie bénéficia de cet état de choses nouveau. Rapidement elle changea de caractère et prit une physiologie en rapport avec les nécessités de la vie moderne. La transformation fut d'autant plus facile que les avantages présentés par les articles de confection, qui ne s'ajustent pas exactement au corps, étaient sérieux.

Dans la seconde moitié du xix^e siècle, cette évolution est accomplie. Les exigences du marché ont placé la lingerie entre les mains de gros capitalistes qui se sont interposés entre les producteurs et les consommateurs et font confectionner d'avance d'énormes quantités d'articles qu'ils se chargent d'écouler (2).

Les établissements religieux, les maisons de gros et surtout les grands magasins de détail absorbent la

1. V. Aftalion, *le Développement de la fabrique et le travail à domicile dans les industries de l'habillement*, p. 19, année 1906.

2. Aftalion, ouvrage précité, p. 19.

presque totalité de la production. Des milliers de femmes à Paris et en province « travaillent pour » le Bon Marché, le Louvre, la Samaritaine, le Printemps, les Galeries La Fayette, etc...

Les avantages offerts au public, et l'attrait exercé sur lui (entrée libre, variété des rayons, affichage des prix pour chaque article, élégance, richesse et confort du local, facilités d'expédition, réclames, soldes, expositions) sont tels, que chaque année ces grands magasins de détail voient leur chiffre d'affaires augmenter.

Nés de la concentration des besoins dans les immenses villes modernes, ils en suivent la progression constante.

Au cours des 50 dernières années, la vente des articles de confection n'a cessé de s'accroître. Pour faire face aux besoins d'une clientèle plus grande chaque jour, le nombre des fabricants et des ouvriers s'est multiplié un peu partout. Aussi trouve-t-on en France de nombreuses régions qui s'adonnent au travail de lingerie : Paris. Saint-Omer, Reims, Lyon, Rouen, Saint-Quentin, Verdun, sont des centres réputés ; mais c'est dans les vallées du Cher, de l'Indre et de la Creuse que la main-d'œuvre employée est particulièrement importante : Romorantin, Ville-dieu, Châteauroux, Argenton, manufacturent des masses considérables de chemises, jupons, corsages, chemisettes, faux cols, etc...

Voyons quels sont les effectifs donnés par le dernier recensement officiel.

b) *Statistiques.* — Le chiffre total de la main d'œuvre, en France, dans l'industrie de la lingerie s'élevait en 1906 à :

2.638 hommes	}	employés dans des établissements industriels.
67.343 femmes		
38 hommes	}	sans emploi.
2.483 femmes		
122 hommes	}	constituant des ouvriers isolés.
112.627 femmes		

Pour la chemise seule (confection de chemises et caleçons) on comptait :

1.030 hommes	}	employés dans des établissements.
7.201 femmes		
33 hommes	}	sans emploi.
112 femmes		
106 hommes	}	formant des ouvriers isolés (1).
5.023 femmes		

Dans le département de l'Indre où la lingerie est très répandue (2), les lieux de production sont nombreux.

1. *Résultats statistiques du recensement général de la population effectué le 4 mars 1906*, t. I, 2^e partie, p. 214. Imprimerie nationale, 1910. Paris.

2. V. Faguot. *La Réglementation du travail en chambre*. Rap-

Châteauroux possède plusieurs « ateliers » et l'établissement des 100.000 chemises, un des plus vastes et des plus savamment organisés de France. A l'usine même, pourvue des derniers perfectionnements de l'outillage moderne, plus de 700 ouvriers, ouvrières et employés jouissent des bienfaits d'une installation remarquable où le problème de la fabrication, du confortable, de l'hygiène, étudié avec soin a été résolu de la manière la plus heureuse. Au dehors, la maison occupe encore une main-d'œuvre étendue, quoique inférieure à celle de l'usine.

La spécialité de Châteauroux est la chemise d'homme et l'équipement militaire.

Sans être absolue, on retrouve cependant cette spécialisation dans la plupart des autres centres.

La chemise d'homme est la production principale du département. Elle est confectionnée à Saint-Maur, Niherne, Villedieu, Buzançais, Levroux, Issoudun, Le Blanc, Argenton, Saint-Gaultier.

La lingerie de femme a élu domicile à Villedieu, Argenton, Saint-Marcel, Reuilly et Chabris.

Il est rare qu'une ouvrière fasse à la fois de la lin-

port présenté dans les séances du 18 mars et 27 avril 1904 à l'Association nationale française pour la protection légale des travailleurs, p. 7.

V. Altalion, ouvrage précité, p. 98-99.

V. Ardouin Dumazet. *Voyage en France*, 26^e série, 1901, p. 294 et suiv.

gerie de femme et de la lingerie d'homme. Cette particularité ne se rencontre qu'à Argenton (1).

Si nous nous reportons aux statistiques publiées en 1906 par les soins de l'Office du Travail, nous voyons que la lingerie est représentée dans l'Indre par :

74 hommes	}	chefs d'établissements.
541 femmes		
129 hommes	}	occupés dans des établissements.
2.467 femmes		
23 employées et ouvrières sans emploi.		
2.277 ouvrières isolées (2).		

Notre connaissance du département nous permet de déclarer que ce dernier chiffre (2.277 ouvrières isolées) est d'une façon certaine très inférieur à la réalité. Dans toutes les campagnes de l'Indre, en effet, les femmes travaillent à la lingerie et le caractère de généralité de cette industrie n'échappe pas au voyageur. A chaque instant, M. Ardouin-Dumazet le souligne dans son *Voyage en France* (3).

En ce qui concerne la région d'Argenton, notre

1. V. *Enquête sur le travail à domicile dans l'industrie de la lingerie*, t. II, p. 678 en note. Imprimerie Nationale, 1908. Paris.

2. V. *Résultats statistiques du recensement général de la population effectué le 4 mars 1906*, t. III, p. 195 et suiv. Imprimerie Nationale, 1910. Paris.

3. V. Ardouin-Dumazet, *Voyage en France*, 26^e série, p. 126, 135, 153, 192, 194, 207, 227, 291, 294 et suiv.

enquête personnelle nous a prouvé que les rédacteurs du recensement, s'ils n'avaient été trompés par les déclarations des intéressés, auraient fort bien pu réserver pour cette seule contrée le chiffre qu'ils ont accordé à tout le département. Encore seraient-ils restés au-dessous de la vérité. Outre la main-d'œuvre employée en ville et qu'on peut évaluer à 1.500 ouvrières environ (Argenton et Saint-Marcel réunis), il faut tenir compte en effet qu'il en existe une autre dans les campagnes qui est considérable. Malheureusement il nous est impossible d'évaluer son importance à cause de l'imprécision des données. Nous indiquerons cependant qu'elle se chiffre par plus d'une centaine d'ouvrières dans certaines communes et que les dépôts sont innombrables.

DEUXIÈME PARTIE

LA LINGERIE DANS LA RÉGION D'ARGENTON

CHAPITRE PREMIER

HISTORIQUE

DES ORIGINES A L'ÉPOQUE ACTUELLE

La confection s'est implantée dans la région d'Argenton, il y a près de soixante ans.

En 1854, un fabricant de lingerie de Saint-Omer créa à Argenton, où il avait de la famille, un « atelier » (1).

Il n'existait dans le pays aucune industrie susceptible d'occuper la main-d'œuvre féminine, et le recrutement des ouvrières fut facile. La simplicité du

1. La fondation fut l'œuvre de M. Briault, de Saint-Omer. Celui-ci confia la direction de « l'atelier » à son cousin M. Jean Gautier. Puis la maison passa aux mains de M. Lemelle qui l'exploita pour son compte. C'est son fils M. Jules Lemelle qui la dirige aujourd'hui.

travail n'exigeait pas en outre un long apprentissage. La production première se composait en effet, exclusivement, de cols de lingerie commune pour dame. Le montage de ces cols, travail plus difficile, se faisait à Saint-Omer. Ce n'est que peu à peu que les ouvrières furent initiées à la variété des autres travaux de lingerie.

Tout l'ouvrage était exécuté à la machine à coudre. A cette époque celle-ci n'était pas encore répandue, et Argenton fut en France un des premiers pays qui l'employa. Ce fait explique en partie la vogue dont la région devait jouir par la suite pour le linge cousu machine.

Durant les dix premières années, la nouvelle industrie ne prit que peu d'extension. En 1864, on ne comptait encore que deux ateliers, spécialisés chacun dans une production : le premier en date fabriquait de la lingerie de femme, le second de la chemise d'homme (1)

Le véritable élan se place en l'année 1865. A cette date, on assiste en effet à la transformation du plus ancien établissement, qu'élargit considérablement l'initiative d'une intelligente direction nouvelle, et à la naissance d'une troisième maison qui existe encore aujourd'hui (2) et qui n'a cessé de

1. Maison Thomas. C'est la première maison qui fit la chemise d'homme.

2. Maison Lafond (Lingerie de femme).

jouer pendant ces quarante dernières années, concurremment avec la précédente, un rôle glorieux dans la fabrication.

Le succès de la lingerie était désormais assuré. Les patrons firent preuve d'un sens profond des affaires, les lingères d'une aptitude remarquable dans l'exécution des travaux qui leur étaient demandés. Il se forma un noyau d'excellentes ouvrières qui firent bien vite école, et on ne tarda pas à vanter l'habileté des « mécaniciennes » dont la réputation dépassa les limites de la région.

Après la guerre, vers 1875, la lingerie fournissait déjà du travail à 400 femmes et le pays était avantageusement connu sur la place de Paris.

La réussite de la première heure n'avait pas été, comme l'on voit, sans lendemain ; l'éclosion de plusieurs maisons importantes (1) à partir de 1870 en fut la démonstration. Elle devait s'accroître plus encore vers 1878-1879 quand les « commissionnaires » de Paris firent appel à la région pour la fabrication de la chemise d'homme destinée à l'étranger.

L'article dont il s'agit mérite une mention spéciale

1. Quelques noms sont à retenir : ceux de MM. Brigot et Julien Gantier dont les successeurs actuels sont : pour le premier, son neveu M. Achille Guiot, pour le second son fils M. Fernand Gantier ; ceux de MM. Paul et Maurice Hautreux, celui de M. Guilpain (de Saint-Marcel) dont la maison aujourd'hui est aux mains de son gendre, M. Lucien Bidault.

à cause du rôle important qu'il a joué dans la production pendant une dizaine d'années.

Il convient de le diviser en deux catégories suivant la qualité : chemise très commune ; chemise moyenne et de belle qualité.

Voyons d'abord la première :

Destinée uniquement à l'exportation, cette chemise était loin de ressembler aux articles que nous connaissons. Elle était mince comme une feuille de papier et très courte. Elle se portait par-dessus le caleçon, son prix très réduit fit sa vogue. La maison Lemelle qui faisait des expéditions de cette chemise par vagon entiers, était parvenue à l'établir au prix incroyable de 17 fr. 50 la douzaine. Il arriva que des maisons d'Argenton qui recevaient des commandes de cet article avaient plus d'avantage à l'acheter tout fait chez leur concurrente qu'à le fabriquer ; l'achat du tissu, en effet, leur coûtait parfois aussi cher que l'objet confectionné. L'étranger en reçut des quantités considérables pendant plusieurs années, l'Amérique du Sud en fut inondée, particulièrement le Brésil et la République Argentine. Toutes les grosses maisons de Paris qui faisaient l'exportation étaient tributaires de cette chemise dont la demande était incessante. Chaque soir la gare d'Argenton en expédiait sur Paris des centaines et des centaines de douzaines.

Malheureusement cette vogue ne devait pas se pro-

longer, à cause des inconvénients graves que comportait alors la piqure à la machine.

On se servait à cette époque de machines Wilcox à point de chaînette à un fil (1). Quand le fil de ce point de chaînette cassait, la couture toute entière partait. Ce vice fâcheux eut, sur le bon renom de la fabrication française, une influence déplorable. Vers 1884, quand la machine Hurtu à deux fils fit son apparition, la France avait déjà perdu de nombreux clients.

Aujourd'hui il ne se fait presque plus d'articles communs destinés à l'exportation et les rares commandes de cette espèce, qui se rapprochent le plus de celles d'autrefois, ne présentent pas les mêmes inconvénients.

Si nous abordons maintenant l'étude de la chemise

1. La première machine à coudre introduite à Argenton fut la « Goodwin » à deux fils. Puis vint la « Reimann » à deux fils également. La machine « Wilcox » à un fil est arrivée la troisième. On l'employa de préférence à la Reimann dans les articles communs, à cause des exigences que celle-ci entraînait : Il fallait du fil cablé d'excellente qualité, d'une régularité parfaite ; sinon il cassait facilement, d'autre part il tirait trop dans les tissus légers (lingerie de dame par exemple) et les fronçait. La Reimann avait d'autres inconvénients encore : ses bobines spéciales sur lesquelles l'ouvrière était obligée de dévider son fil étaient une cause de continuelles pertes de temps ; enfin sa lenteur et son bruit caractéristique n'étaient pas favorables à l'habileté de l'ouvrière, ni au bénéfice du patron, les frais de ce dernier étant aggravés par le coût de revient élevé du fil cablé.

La chemise exportation ne permettait pas tant d'exigences.

moyenne et de belle qualité, nous apprenons que la baisse dans les exportations est loin d'avoir les mêmes causes que celles dont il vient d'être parlé.

Pour cet article, la grande crise date de l'année 1889. De nombreux clients du Brésil et de la République Argentine (nos deux principaux débouchés) vinrent à Paris, attirés par l'exposition, et entrèrent en relations avec les industriels allemands et autrichiens. Ceux-ci leur firent des offres de beaucoup plus avantageuses que celles de leurs concurrents français, et enlevèrent les commandes réservées jusque-là à ces derniers.

L'exposition terminée, il y eut un arrêt brusque dans les ordres de la clientèle sud-américaine, et une des plus importantes maisons d'Argenton se vit contrainte de fermer ses portes pendant six mois.

C'est alors que plusieurs fabricants français résolurent de monter sur place, dans les pays mêmes de consommation, des usines destinées à concurrencer leurs rivales allemandes et autrichiennes. Cette tâche leur fut facilitée par des mesures douanières très protectrices.

Il est résulté de l'établissement de ces tarifs un développement assez prononcé de l'industrie de la lingerie dans ces pays. Fort heureusement pour l'industrie française, les maisons qui ont été créées ne peuvent fabriquer que l'article classique, et notre pays garde son avantage relativement au bel article

où les diverses questions de nouveauté du tissu, de forme, de mode, etc., entrent en jeu. C'est vers celui-ci seul qu'est l'avenir. Une maison d'Argenton l'a compris. Sa fabrication qui comprenait, en 1893 des séries de chemises variant déjà entre 40 et 60 francs la douzaine, atteint aujourd'hui des chiffres variant entre 50 et 90 francs.

La situation nouvelle faite à l'industrie de la lingerie par ces divers événements obligea les maisons à chercher en France même des débouchés à leur production. Le beau travail des machines Hurlu à partir de 1884, et d'autre part la différence de prix assez grande entre l'article ancien à la main et le nouveau à la machine, furent des arguments incomparables pour les fabricants, dans leur lutte contre les préjugés de la clientèle nationale, en faveur de la couture à la main.

Le succès des premières tentatives dans la vente des chemises cousu-machine fut suivi d'année en année d'une concurrence plus marquée, qui n'a cessé de peser sur l'évolution des besoins. Ceux-ci, accentués encore par les exigences de la mode, ont grandi prodigieusement, et l'on est arrivé aujourd'hui au résultat suivant : 9/10 au moins des chemises d'hommes sont confectionnées à la machine. On ne s'étonnera donc pas que la production de la chemise d'homme, qui jusqu'en 1890 fut pour notre région

l'article le plus général de la fabrication (1), en soit restée la partie la plus importante de nos jours.

A partir de 1890, une période d'affaires excellente s'écoula et un gros appoint pour l'industrie fut apporté par la fabrication de la chemisette pour dame introduite à Argenton par la plus ancienne maison.

En 1900, le mouvement d'affaires fut plus considérable encore. Il y eut même un accroissement trop brusque dans les ordres ; les confectionneurs d'Argenton qui n'étaient pas prêts furent débordés (2). De là des retards considérables dans les livraisons, et on vit beaucoup de maisons créer pour elles-mêmes des ateliers afin de s'assurer une régularité plus grande.

Jusqu'en 1906, on peut dire que la lingerie fut prospère dans la région. Mais à cette date se place la mise en marche de la machine à bouttonnières et la concurrence de nouveaux centres de production. En étudiant l'avenir de la lingerie, nous verrons quelles furent chez nous les conséquences de cette invention.

Depuis 1908 jusqu'à l'époque actuelle, il y n'a pas crise à proprement parler, il y a plutôt malaise. Les

1. Il n'était pas rare de voir à cette époque une maison expédier chaque jour sur Paris : 200 douzaines de chemises.

2. Ce mouvement trop subit et trop vaste accusa une augmentation de 15 à 20 0/0.

employeurs se sont multipliés, la concurrence est énorme. Elle profite surtout aux maisons de gros, aux grands magasins de détail qui la favorisent en ayant parfois plusieurs entrepreneuses dans la localité. On s'arrache les ouvrières et la capacité professionnelle de ces dernières baisse un peu : le fini du travail est inférieur à ce qu'il était autrefois. En outre, les périodes de ralentissement se font de plus en plus sentir. Il y a lieu toutefois de faire quelques réserves pour certains établissements auxquels leur vieille réputation ou leur indépendance commerciale assurent une production régulière et satisfaisante.

CHAPITRE II

L'ÉTAT ACTUEL

§ 1^{er}. — *Les industriels. — Les deux sortes et leur importance respective*

D'après les renseignements les plus récents, la région d'Argenton renferme 35 « ateliers » de lingerie environ, d'importance très inégale (1).

Parmi les dirigeants, il y a lieu de distinguer entre :

1. Sur ce nombre, 15 appartiennent à de grands confectionneurs ; une dizaine sont des entreprises minuscules ; les autres constituent une troisième catégorie, intermédiaire entre les deux précédentes.

Si nous avons cru devoir garder une certaine imprécision dans l'évaluation totale, c'est qu'il nous a paru presque impossible de déterminer si certains ateliers rentraient ou non dans la classe des « établissements de lingerie » proprement dits. Quelques-uns d'entre eux, en effet, ne possèdent que 4 ou 5 machines et les petites entrepreneuses qui les dirigent travaillent elles-mêmes comme de simples ouvrières ; en outre, leur personnel très restreint opère dans des logis où souvent l'atelier se confond avec l'habitation.

1° Les fabricants ;

2° Les confectionneurs à façon.

Les premiers (1) fabriquent pour eux-mêmes, ils achètent la matière première, la transforment, et se chargent de trouver des débouchés à leur production. Ils sont peu nombreux à cause des capitaux considérables dont il faut disposer pour « travailler ». On en compte 7 seulement ; tous sont à Argenton. Encore sur ce chiffre n'en existe-t-il que 4 qui soient exclusivement fabricants, les 3 autres travaillant tantôt comme fabricants, tantôt comme façonniers. Les seconds produisent pour le compte de maisons parisiennes, soit des maisons de gros, soit des grands magasins de détail. Ce sont ces maisons qui expédient la marchandise à transformer. Les façonniers la reçoivent coupée ou non, et il leur est donné pour chaque commande un prix déterminé de fabrication. Sur ce prix, ils ont à déduire leurs frais généraux (loyer, impôts, éclairage, chauffage, amortissement du matériel, assurances, etc.) et les frais de transport pour le retour de la marchandise ; ce qui reste représente leur bénéfice.

D'une façon générale, les maisons payent les confectionneurs à façon tous les mois. Ces derniers reçoivent un chèque, ou font traite des façons qui leur sont dues pour les marchandises expédiées.

1. A l'origine, toutes les maisons, sauf la plus ancienne, travaillaient à façon.

Il y a à Argenton une vingtaine de façonniers. Saint-Marcel, ville jumelle d'Argenton, renferme la presque totalité des autres.

C'est donc presque toujours le travail à façon que l'on rencontre en cette région. On estime qu'il représente les trois quarts de la production totale.

§ 2. — *Les lieux de production. — Les dépôts*

Partout dans le pays, s'accuse la présence de la lingerie. Cette industrie qui fait la richesse d'Argenton, donne à la ville une animation originale, qui séduit plus d'un voyageur, et qui a inspiré à M. Ardouin Dumazet les lignes suivantes d'un chapitre flatteur (1). « Dès qu'on pénètre dans la large rue, bordée de magasins, conduisant de la gare d'Argenton au cœur de la ville, on est agréablement surpris par la vue de jeunes filles, coquettement attifées, qui vont d'un pas alerte, emportant des piles de chemisettes, de chemises et d'autres vêtements légers. On n'est pas habitué à rencontrer tant d'élégance et de fraîcheur d'atours dans les petites cités lointaines. Ici surtout, aux heures où l'on sort des ateliers, on croirait volontiers retrouver quelque coin de Paris,

1. V. Ardouin Dumazet, ouvrage déjà cité : *les Lingères d'Argenton*, p. 294 et 295.

aux abords des quartiers, où foisonnent modistes et trottins.

» C'est qu'Argenton est pour la lingerie le centre le plus actif et le plus vivant.

» A Argenton, l'élément féminin tout entier se consacre à ce travail de la lingerie demandant bon œil, main légère et une propreté absolue. Ces nécessités professionnelles ont influé sur la population, elles ont fait naître cette grâce inattendue dans l'allure et ce souci de la toilette qui frappent le visiteur. Le dimanche, aux offices et à la promenade, c'est un papillotement de robes claires, de corsages pimpants et de chapeaux fleuris qui doivent évoquer bien des regrets chez les vieilles grand'mères dont les jeunes années ne connurent que la coiffe brodée et l'ample mante noire. »

Si l'on sort de la ville, on s'aperçoit que la lingerie a étendu ses ramifications dans toutes les directions. Les industriels alimentent de travail la population féminine de nombreuses bourgades avoisinantes : Saint-Marin, Thenay, le Pont-Chrétien, Chasseneuil, Tendu, Chabenet, Mosnay, le Pechereau, le Menoux, Chavin, Badecon, le Pin, Ceaulmont, Gargillesse, Baraize, Bazaige, Celon, les Granges, etc., possèdent des dépôts.

Le travail exécuté dans les campagnes est surtout du travail à la main (finissage ou boutonnieres), et à chaque pas l'on rencontre des femmes occupées à

coudre des chemises ou autres objets de lingerie sur le pas des portes, ou dans les champs en gardant les bestiaux. Il faut observer pourtant que depuis quelques années, beaucoup de jeunes filles se sont mises à faire aller la machine, et il n'est pas rare aujourd'hui d'entendre « ronfler » celle-ci dans les hameaux les plus reculés.

Les dépôts. — En ville, les ouvrières travaillent soit en atelier, soit à domicile.

Quand elles travaillent à domicile, elles viennent prendre et rapporter l'ouvrage aux guichets de l'établissement qui les emploie. Ce n'est qu'exceptionnellement, quand il s'agit de commandes pressées par exemple, que le travail de livraison aller et retour est effectué par les soins de la maison.

Dans les campagnes, la distribution et la réception sont faites tantôt par la maison elle-même directement, tantôt et le plus souvent par un intermédiaire : le dépositaire.

Dans le premier cas, la voiture de la maison passe chaque semaine à jour fixe chez les ouvrières ; elle va de porte en porte, ou s'arrête dans une maison, lieu de rendez-vous déterminé.

C'est une sorte de bureau qui remplit pour les ouvrières de l'endroit et des alentours le même office que le guichet de la maison centrale.

Dans le second cas, le soin de répartir l'ouvrage incombe au dépositaire : la maison le lui remet et il

s'engage à le rendre tout fait. Il touche en bloc les prix de façon ; à lui de se débrouiller avec les ouvrières.

Le dépositaire est tantôt un petit commerçant (épiciers, merciers), tantôt un messenger, tantôt une ouvrière qui travaille elle-même à la confection et qui se fait adresser plus d'ouvrage qu'elle ne peut en faire.

Les machines à coudre que le dépositaire prête aux ouvrières, lui sont fournies par la maison, qui assume toute la charge des réparations à l'exception de la casse.

Le fil est pris soit directement aux maisons de gros, soit à Argenton chez les patrons qui (disent-ils) le cèdent au prix coûtant.

Les dépôts ont existé de tout temps dans la région. A l'origine et jusqu'en 1906, ils avaient pour but la fabrication des boutonnieres à la main, mais depuis l'apparition des machines à boutonnieres, leur production comporte les ouvrages les plus variés. Aux travaux à la main, nous venons de voir en effet que de nombreuses jeunes filles ajoutent depuis quelques années ceux à la machine.

Bien des misères, bien des gênes ont pu être évitées, bien des douceurs aussi ont pu être payées grâce aux quelques sous journaliers distribués à chaque ouvrière ; car la rémunération est dérisoire trop souvent. Mais les misérables salaires qu'il nous

a été donné de rencontrer semblent encore un mal moindre que l'absence de tout salaire (1).

Malheureusement, dans de trop nombreuses localités, des pratiques déplorables viennent encore réduire les maigres gains des ouvrières, ce sont celles qui ont trait au paiement en nature et qui ont été dénoncées sous le nom générique de *Truck System*. Sans engendrer les abus révoltants qui en Angleterre et en Belgique ont été la cause d'une législation rigoureuse, ces procédés de paiement pratiqués en France sur une assez vaste échelle en de certaines régions (2) (campagne Lilloise, département du Cher) créent des excès regrettables qui sont loin d'être des exceptions dans la contrée. Signalés en deux endroits seulement du département de l'Indre par l'enquête officielle de 1908 (3), à Méobecq et à Chaubris, ils existent à Argenton même où nous en avons rencontré un cas, et dans beaucoup d'autres communes, mais particulièrement dans les plus éloignées comme Prissac, Chaillac (à une vingtaine de kilomètres d'Argenton).

Il y a dans cette situation faite à de nombreuses populations rurales de quoi, à notre avis, préoccuper

1. Cf. Aftalion, ouvrage précité, p. 290.

2. Cf. Aftalion, *ibid.*, p. 67-68. — V. *Enquête précitée sur la lingerie*, t. II, p. 241-242.

3. V. *ibid.*, p. 687.

les esprits. Nous craignons fort, hélas ! qu'elle ne se prolonge de longues années encore.

§ 3. — *Caractère et objet de la production*

En étudiant les origines, nous avons vu que la production portait sur des articles de qualité commune ou moyenne. A part quelques exceptions, ce caractère n'a pas varié. Nous sommes ici dans un pays de lingerie machine par excellence ; on ne sait pas travailler à la main à Argenton. Trois petites entrepreneuses seulement font exécuter de la lingerie cousue à la main ; elles n'occupent que quelques ouvrières. Toutes les autres maisons font du « cousu-machine » (1). Celui-ci comporte cependant, outre le travail à la machine, un peu de travail à la main : le premier porte sur toutes les coutures, la fabrication et le montage des devants, des cols, des poignets, des manches et, dans certains articles bon marché les ourlets et le rabattage des coutures ; le

1. Une maison de Saint-Marcel qui fournit de lingerie la Samaritaine fabrique de la chemise de femme mi-main mi-machine. L'ouvrage à la main exécuté dans cette chemise comprend les travaux suivants : rabattre les coutures, faire les ourlets, monter la bande (tour du cou) et la rabattre, ainsi que les coutures des emmanchures.

L'ouvrière qui fait ce travail, fait également les boutonnieres et coud les boutons. Elle gagne chez la sous-entrepreneuse 2 francs par douzaine ; elle fournit son fil.

second comprend le finissage (ou en termes de métier « la finition »), c'est-à-dire les ourlets et le rabattage des coutures dans certains articles de qualité supérieure, les arrêts, les boutonnieres et la pose des boutons.

La presque totalité de la lingerie de femme et d'homme fabriquée se compose d'articles « classiques ».

Pour la lingerie de femme savoir : chemises de jour et de nuit, pantalons, jupons, camisoles, peignoirs, cache-corsets, chemisettes, tabliers, blouses de flanelle.

Pour la lingerie d'homme savoir : chemises de jour et de nuit, faux-cols, manchettes, plastrons, caleçons, gilets de flanelle.

Il n'y a d'exceptions que pour le corsage, article de fantaisie par excellence qui se fait en diverses étoffes et souvent en soie, et pour quelques chemises d'homme.

L'objet de la production diffère suivant les endroits :

A Argenton on fabrique de la lingerie d'homme et de la lingerie de femme ; les campagnes environnantes travaillent surtout la chemise d'homme.

A Saint-Marcel et dans les communes voisines, on fait de la lingerie de femme.

Depuis de longues années c'est la chemise d'homme l'article le plus important de la fabrication, néanmoins

celle-ci est en décroissance et la lingerie de femme tend à l'égaliser de plus en plus.

Les faux cols et manchettes sont fabriqués dans deux maisons seulement et en usine exclusivement ; leur développement a créé une ressource qui a relevé la situation faite à Argenton par les centres concurrents nouveaux. Ces deux maisons qui ont installé dans leurs usines tout un matériel de blanchissage et de repassage perfectionné, travaillent pour la clientèle. Une d'elles a un curieux système d'abonnement (1).

1. Étant unique en France, on nous permettra d'indiquer dans ses grandes lignes le système inauguré par la chemiserie franco-américaine (maison Guiot) :

La maison fournit gratuitement faux cols et manchettes à toute personne s'engageant par un abonnement de deux ans à lui en réserver le blanchissage et le repassage à neuf.

Il ne s'agit pas là d'une location de linge : la marchandise fournie est garantie absolument neuve et reste la propriété exclusive de l'abonné.

Les conditions de l'abonnement sont les suivantes :

Pour 1 fr. 25 par mois, la maison fournit gratis 3 douzaines de faux cols et blanchit en moyenne 2 cols par semaine ;

Pour 2 fr. 25 par mois, la maison fournit gratis 6 douzaines de faux cols et blanchit en moyenne un col tous les deux jours ;

Pour 4 fr. 50 par mois, la maison fournit gratis 12 douzaines de faux cols et blanchit en moyenne un col par jour ;

Pour 2 francs par mois, la maison fournit gratis 3 douzaines de paires de manchettes et blanchit en moyenne 8 paires par mois.

Pour 4 francs par mois, la maison fournit gratis 6 douzaines de paires de manchettes et blanchit en moyenne 16 paires par mois.

Chacun de ces deux établissements a une fabrication spéciale où interviennent des machines brevetées, mais leur faux col présente un caractère commun : il est « collé ».

Une troisième maison entreprend également le blanchissage et le repassage, mais il s'agit cette fois de tout le linge, quel qu'il soit, de femme ou d'homme.

Voici un tableau de la situation de l'industrie pour chaque production (Saint-Marcel compris) :

Établissements :

Chemise d'homme, lingerie de femme, et entreprise de blanchissage général.	1
Chemises d'homme, faux cols et manchettes et entreprise de blanchissage et repassage à neuf des faux cols et manchettes.....	2
Chemise d'homme et blanchissage et repassage de celle-ci.....	1
Chemise d'homme et lingerie de femme.	2
Chemise d'homme.....	6
Lingerie de femme.....	23
	35

§ 4. — *Débouchés*

La plus grande partie des articles confectionnés dans la région d'Argenton s'écoule à Paris. Ils se

Le premier semestre est payable d'avance. La maison a 4 magasins à Paris et près de 200 agences en province.

Elle a une usine à Argenton et une à Meaux ; celle d'Argenton occupe à elle seule plus de 160 salariés, hommes et femmes.

vendent dans toute la France et même dans le Nord (pays producteur pourtant) où des maisons de Lille en sont acheteuses.

Mais à côté de la vente en France, il faut faire une place à l'exportation qui subsiste malgré l'énorme décroissance survenue depuis vingt ans. On expédie encore en Amérique du Sud, et de 1907 à 1910 la maison Gautier a dirigé sur le Brésil des commissions élevées.

Le corps des Cadets de Rio-de-Janeiro avait appris à apprécier l'article français quand l'industrie nationale s'émut, réclama, et réussit à obtenir pour elle-même la fourniture. Ajoutons que la marchandise exportée est toujours de qualité supérieure et qu'il n'y aurait pas avantage à essayer de concurrencer les pays sud-américains sur les articles communs. Nous savons en effet, que ces pays produisent à meilleur compte que nous et qu'ils sont défendus par des tarifs douaniers élevés.

Les autres débouchés étrangers comprennent un peu tous les pays. Au cours de nos visites chez un industriel, nous avons eu l'occasion d'entendre parler des destinations les plus exotiques, et nous avons pu lire des adresses d'expéditions pour la Syrie ; cette fois encore il s'agissait de beaux articles. Il n'y a guère en effet, que dans les colonies françaises que les fabricants peuvent lutter avec succès contre les maisons allemandes et autrichiennes pour l'article

de qualité commune : les tarifs douaniers leur font une situation privilégiée. Partout ailleurs, ils sont battus par leurs concurrents étrangers qui produisent meilleur marché.

Voici quelques statistiques qui, à défaut de renseignements précis sur le mouvement des exportations à Argenton, donneront une idée d'ensemble de la situation pour la France entière lors de la plus récente enquête effectuée en 1908 :

a) *Commerce spécial*

Quantités exportées (pièces de lingerie cousues) au net.....	532.058 kgr.
Valeurs.....	22.319.833 frs.

Pays de destination	Quantités exportées (au net)
Grande-Bretagne.....	107.041 kgr.
Allemagne.....	9.231 —
Belgique.....	77.930 —
Suisse.....	6.660 —
Égypte.....	26.863 —
États-Unis.....	42.224 —
Mexique.....	19.226 —
Colombie.....	16.102 —
Brésil.....	14.938 —

Uruguay.....	3.137	—
République Argentine.....	8.161	—
Chili.....	6.496	—
Cuba.....	12.157	—
Autres pays étrangers.....	29.982	—
Zones franches.....	14 558	—
	<u>394.746</u>	kgr.
Valant.....	16 559.595	frs.
Algérie.....	70 894	kgr.
Tunisie.....	9.654	—
Sénégal.....	19.300	—
Indo-Chine.....	9.264	—
Autres colonies et pays de protec-		
torat.....	28 200	—
	<u>137.312</u>	kgr.
Valant.....	5 760 238	frs.
Total.....	<u>532.058</u>	—
Valant.....	22.319.833	frs (1)

§ 5. — *Recrutement*

Le recrutement, nous l'avons vu, fut loin d'être malaisé à l'origine ; nombreuses étaient les femmes qui ne demandaient qu'à s'employer. D'abord salaire d'appoint destiné à améliorer l'ordinaire du ménage ou peut être seulement à payer un peu de superflu, le travail des femmes devint avec les circonstances

1. Tableau général du Commerce et de la Navigation. Année 1908, 1^{er} volume. Imprimerie Nationale, 1906, p. 548.

(crises viticole, financière, de la tannerie) la ressource principale de beaucoup de familles ouvrières. Ainsi s'explique l'offre grandissante de la main-d'œuvre et l'entrée en jeu de couches de la population pendant longtemps réfractaires au travail de la « confection ».

Les haut salaires payés il y a vingt-cinq ans n'étaient pas une des moindres causes de cet accroissement. Ils ont tenté les ouvrières. Il n'était pas rare de voir à cette époque de bonnes mécaniciennes gagner 4 et jusqu'à 5 francs par jour. Des jeunes filles de dix-sept et dix-huit ans rapportaient couramment à la maison 50, 60 et même 70 francs par mois. C'était une bonne fortune pour une famille de posséder plusieurs filles ; aujourd'hui encore, cette opinion subsiste.

Mais nous sommes loin du temps où les patrons trouvaient facilement des ouvrières. Les employeurs se sont multipliés, leur nombre s'est accru d'un tiers au moins en dix ans ; ils se font une concurrence terrible, s'enlèvent les ouvrières dont le nombre reste stationnaire.

Notre avis est que la lingerie occupe aujourd'hui toute la main-d'œuvre disponible. En ville, toutes les femmes sont prises. Dans les campagnes, la lingerie a pénétré depuis longtemps jusque dans les villages les plus éloignés et toutes les forces de travail semblent avoir été sollicitées.

Cette industrie est si solidement ancrée dans la région que, dès leur plus jeune âge, les fillettes s'accoutument à de menus travaux qui s'y rapportent. Il n'existe guère de maison qui ne renferme une machine à coudre : constamment la jeune fille voit sa mère ou sa sœur travailler, elle les aide, par exemple en traçant l'ouvrage, et inconsciemment elle apprend. Peu à peu elle s'essaie, elle est bien jeune souvent quand elle sait déjà faire fonctionner une machine à coudre ; nous en avons vu une âgée de huit ans qui savait s'en servir.

§ 6. — *Apprentissage*

Il résulte de ce qui précède que la plupart des ouvrières entrent dans la profession de très bonne heure. A Argenton, la proportion de 90 o/o représentant celles qui travaillent à la lingerie avant l'âge de vingt-cinq ans ne nous semble pas exagérée. Il est juste de dire que les facilités de l'apprentissage entrent pour une large part dans le succès de cette industrie, et la rémunération immédiate du travail est très appréciée de beaucoup de familles ouvrières.

Depuis une trentaine d'années, les conditions de l'apprentissage ont changé.

Autrefois, la jeune fille commençait son appren-

tissage vers dix, onze ou douze ans. Elle travaillait pour le compte et sous la surveillance d'une vieille ouvrière, sa « maîtresse », pour laquelle elle traçait l'ouvrage ; il se faisait à cette époque beaucoup de plis. L'apprentie était assise en face de sa maîtresse ; à force de la voir travailler, elle apprenait.

Le patron ne s'occupait pas d'elle. Il se réservait seulement le droit de l'accepter.

Pendant le temps de l'apprentissage qui durait environ deux ans, la jeune fille était payée, mais son gain était pris sur celui de sa maîtresse qui la rémunérait directement. Les salaires variaient entre 0 fr. 25 par jour au début et 0 fr. 60 par jour à la fin.

Après un certain laps de temps, quand la jeune ouvrière était susceptible de faire un travail plus utile, la maîtresse demandait au patron une machine pour elle, et lui faisait exécuter des travaux de plus en plus difficiles. Après quoi, vers quatorze ou quinze ans, on la laissait voler de ses propres ailes. Elle suivait alors la filière de la fabrication commençant par les ouvrages les plus faciles et les moins payés. Elle gagnait une quinzaine de sous par jour à ses débuts.

Il n'est pas besoin de dire quels étaient les heureux résultats d'un tel système, ou chaque apprentie apprenait en détail la totalité de la fabrication et pouvait par la suite exécuter entièrement n'importe quel

travail dans les conditions les plus satisfaisantes de fini.

Depuis la généralisation du travail à domicile la situation s'est bien modifiée.

Il n'y a plus à proprement parler d'apprentissage. Quand la jeune fille arrive à l'atelier, elle sait faire aller la machine et de suite on la met à la fabrication des pièces de lingerie ; on commence naturellement par les plus simples.

Inévitablement le travail est gâché, mais les patrons sont obligés d'en passer par là s'ils veulent avoir des ouvrières.

Nous envisageons d'abord le cas des jeunes filles qui vont à l'atelier parce que c'est le plus général : le travail en commun, loin de la tutelle maternelle, semble en effet présenter beaucoup d'attrait chez les jeunes ouvrières qui n'y renoncent en général qu'une fois mariées.

A côté de ce groupe existe celui des jeunes filles qui font leur apprentissage dans leur famille et qui continuent à travailler chez elles. Nous n'aurions garde de mépriser son importance, car c'est ce mode d'apprentissage où ne joue aucune surveillance patronale, qui, plus encore que le premier, influe sur la qualité de la production et la compromet. Il renferme en outre le grave inconvénient suivant : l'industrie de la confection, en se perfectionnant, a permis une division du travail plus étendue qui a

simplifié les tâches individuelles, et trop de jeunes ouvrières à domicile se spécialisent. Il ne faut pas oublier en effet, que huit jours à peine suffisent à certaines d'entre elles pour apprendre à exécuter un travail rémunérateur. Il arrive alors que les patrons sont parfois très embarrassés quand leurs ouvrières les quittent (cas qui se présente fréquemment). Les maisons qui souffrent le plus de cette situation sont celles qui fabriquent la chemise d'homme où la division du travail est assez grande ; les autres supportent mieux l'événement. Observons enfin qu'aujourd'hui les jeunes filles se dirigent surtout vers les « spécialités » (faux cols, corsages) qui se font en atelier et que cet état d'esprit n'est pas un des problèmes les moins angoissants pour les fabricants de chemise d'homme qui éprouvent chaque jour, avec la concurrence actuelle, des difficultés plus grandes à faire exécuter leurs commissions.

Nous ne voulons pas terminer cette étude sans faire une place à part aux deux plus importants établissements de la région quant au chiffre du personnel qu'ils occupent en atelier. Chez l'un d'eux surtout, où la production de la chemise d'homme entre pour un chiffre élevé dans la valeur de la fabrication, l'apprentissage existe et l'atelier est resté ce qu'il était autrefois partout : une véritable école.

Les jeunes filles débutent à treize ans dans des travaux faciles, nécessitant cependant une grande

dextérité, facteur d'une future habileté (1). Vers seize ans, elles sont mises aux machines à coudre et à partir de ce moment deviennent progressivement de véritables ouvrières.

Cette méthode donne d'excellents résultats ; malheureusement elle ne peut être mise en pratique que là où la concentration existe, ce qui n'est pas le cas pour Argenton.

§. 7. — *Modes de travail*

Si l'on jette un regard en arrière sur ce que fut autrefois la façon de travailler, on s'aperçoit que le caractère de celle-ci a considérablement changé.

Il y a une trentaine d'années, l'ouvrage se faisait surtout en atelier, la plupart des industriels avaient chez eux de 20 à 50 mécaniciennes ; le plus ancien des établissements en posséda jusqu'à 80.

Mais la machine à coudre qui, au début, pendant le temps nécessaire à la formation des ouvrières, avait agi comme un facteur de concentration industrielle (2) ne tarda pas à devenir un facteur de décentralisation. L'œuvre fut facilitée par le développement

1. V. Aftalion, ouvrage précité, p. 14.

2. Pour le faux col par exemple, des petites traceuses sont installées à des machines spéciales chauffées au gaz, exigeant une certaine vivacité.

de la fabrication de la chemise d'homme qui n'est pas un travail minutieux.

A partir de l'année 1886, le travail à domicile réclamé par de nombreuses ouvrières mariées commença à se propager ; il devait grandir rapidement. La diminution des prix de façon payés aux confectionneurs d'Argenton par les maisons du Sentier à Paris, décida un établissement à réduire ses frais généraux : il fit travailler au dehors. La réussite de sa tentative encouragea les autres à l'imiter ; en quelques années les ateliers se vidèrent, les immenses tables où prenaient places 20, 30 et 40 ouvrières devinrent désertes ; il ne resta plus dans de nombreux ateliers de lingerie que quelques préparieuses, visiteuses ou manutentionneuses. Dans ceux qui demeurèrent fidèles à la production ancienne, on ne trouva plus que des jeunes filles, en grande partie employées, comme nous l'avons vu, à des spécialités qui comprennent aujourd'hui les travaux suivants : plis, boutonnières à la machine, traçage, remploiage et piqure des faux cols, et d'une façon générale tout ouvrage minutieux. Mais cette énumération ne s'applique qu'à l'article pour homme. Dans la lingerie de dame, les jeunes filles confectionnent surtout en atelier le corsage, et les beaux articles à la main qui demandent une grande propreté : robes de mousseline, trousseaux etc.,

que font exécuter les trois petites entrepreneuses que nous avons déjà mentionnées.

Dans nos chapitres suivants, nous allons étudier successivement plus en détail les deux modes de travail en usage : travail en atelier ; travail à domicile.

CHAPITRE III

LE TRAVAIL EN ATELIER

Depuis l'apparition du courant électrique, en 1908, l'œuvre de dissémination industrielle accomplie par la diffusion des machines à coudre au logis des ouvrières semble être entrée dans une période de ralentissement ; le travail en atelier regagne un peu du terrain perdu depuis plus de vingt ans.

Des ateliers de moyenne importance se sont formés à Argenton, Saint-Marcel et jusque dans certaines bourgades rurales comme le Menoux. Les frais relativement peu élevés qu'entraîne l'installation d'un moteur électrique et, d'autre part, la facilité de cette installation, ont incité des maisons de Paris et même de petits entrepreneurs qui reculaient devant la dépense d'une installation mécanique coûteuse (machine à vapeur, moteur à gaz) à fonder des ateliers de 10 ou 20 machines. Suivant le caractère et l'objet de la production (lingerie de dame, lingerie d'homme, faux-col), celles-ci sont actionnées

tantôt par un gros moteur, tantôt par de petits moteurs individuels.

§ 1. — *Son Importance*

Toutes les maisons d'une certaine importance ont un personnel mixte.

D'après les renseignements gracieusement communiqués par M. l'inspecteur du travail, les ateliers d'Argenton et de Saint-Marcel comprenaient à la fin de l'année 1912 : 594 personnes se décomposant ainsi :

Jeunes filles de moins de 18 ans.....	109
Jeunes filles et femmes de plus de 18 ans.....	397
Garçons de moins de 18 ans.....	28
Hommes de plus de 18 ans.....	60
	594

Le personnel travaillant dans chaque atelier est très variable :

4 occupent de 11 à 20 personnes			
7	—	21 à 30	—
1	—	31 à 40	—
1	—	70 à 80	—
1	—	100 à 120	—
1	—	150 à 170	—

Les autres établissements font surtout travailler au dehors et n'occupent en atelier que quelques

femmes destinées à assurer les différents services de manutention, préparation, visitage, expédition de l'ouvrage, ou employées aux machines à boutonnières et à des travaux spéciaux dont il a été question dans les chapitres précédents, et quelques hommes (pas toujours) attachés au service de la coupe là où elle existe, ou aux emballages, expéditions.

Voici maintenant, relativement à la force motrice, la situation de l'Industrie pour la région (Force motrice en ateliers) : 15 établissements possèdent des petits moteurs électriques installés sur chaque machine à coudre ; mais dans ce nombre, 3 d'entre eux emploient en même temps des gros moteurs ; 10 établissements possèdent des gros moteurs électriques ; 3 établissements possèdent : le premier une machine à vapeur, le deuxième un moteur à gaz, le troisième un moteur à gaz pauvre.

Le nombre total des petits moteurs en fonction est de 83 représentant une force de 8, 3 chevaux (1).

Celui des gros moteurs est de 25, représentant une force de 114 chevaux, dont 90 pour la force électrique seulement.

1. Les petits moteurs ont une force moyenne de 1/10 de cheval, car il y en a de deux forces différentes (60 W. et 100 W.). On emploie l'une ou l'autre suivant la puissance de la machine à coudre.

Tous les gros moteurs sont la propriété des industriels.

Tous les petits moteurs sont loués par la société « le Centre électrique ». La location de chaque moteur s'élève à 0 fr. 50 par mois jusqu'à 7 moteurs, et à 0 fr. 40 à partir de 8 moteurs.

Coût d'installation de la force électrique :

a) *Gros moteurs* (moteurs compris):

Pour un moteur de	1/2 HP	150 fr.	
—	1	— 180	—
—	1 1/2	— 250	—
—	2	— 290	—
—	4	— 350	—
—	6	— 500	—
—	7 1/2	— 650	—

b) *Petits moteurs* (moteurs non compris):

Le prix de l'installation est de 10 à 25 francs suivant la longueur de la canalisation.

Prix de revient de la force motrice. — Pour avoir l'énergie électrique il faut contracter un abonnement d'au moins trois années.

Cette énergie destinée à la force motrice n'est livrée qu'au compteur et aux prix ci-après fixés :

Les 1.000 prem. K.W.H. Cons. sont payés 0 fr. 40 le K.W.H.

—	suiv.	—	—	0 fr. 35	—
—	—	—	—	0 fr. 30	—
—	—	—	—	0 fr. 28	—
—	—	—	—	0 fr. 27	—
2.000	—	—	—	0 fr. 26	—
—	—	—	—	0 fr. 25	—
—	—	—	—	0 fr. 24	—
—	—	—	—	0 fr. 22	—
—	—	—	—	0 fr. 20	—
5.000	—	—	—	0 fr. 19	—
—	—	—	—	0 fr. 18	—
—	—	—	—	0 fr. 17	—
et pour toute consommation au-dessus				0 fr. 16	—

Dès qu'il y a emploi d'un moteur, la société donne l'éclairage au même prix que la force motrice. Quand il s'agit de petits moteurs, ce prix unique existe jusqu'à concurrence de 2 lampes par moteur.

La quantité des lampes, celle des moteurs et la force de ces derniers, déterminent la force du compteur et par suite son prix de location mensuel qui est de 1 franc au minimum.

La consommation journalière moyenne d'un petit moteur est de 0 fr. 25 environ (location du moteur et du compteur comprise) au maximum pour une ouvrière qui travaille dix heures par jour.

En ce qui concerne les gros moteurs, nous n'avons aucune base précise d'évaluation. Ce que nous savons c'est que plusieurs industriels se plaignent de leur prix de revient élevé et leur préférèrent de plus

en plus les petits moteurs dont les dépenses sont proportionnelles au temps pendant lequel les ouvrières s'en servent. Tout n'est pas avantage en effet dans l'emploi d'un gros moteur central dont les nombreuses transmissions absorbent inutilement une partie de la force motrice. Cette déperdition d'énergie est d'autant plus notable que fréquemment s'arrête la machine à coudre, soit à cause de l'absence de l'ouvrière, soit dans les maisons où l'objet de la production exige de l'ajustage, comme dans la lingerie de dame, à cause de l'obligation où se trouve l'ouvrière d'interrompre souvent son travail de piqure. Chaque arrêt représente une perte pour le patron, car les transmissions qui continuent à agir absorbent autant de force que si l'outillage tout entier fonctionnait.

§ 2. — *L'Outillage*

Chaque « atelier » comporte un certain outillage, subordonné à son importance. Chez le façonnier qui reçoit la matière première toute coupée, il se réduit souvent à un certain nombre de machines à coudre. Mais chez le fabricant qui produit pour son compte, chez le « blanchisseur », il est parfois considérable et représente une mise de fonds élevée.

Nous le diviserons en deux parties :

a) La première comprend les machines communes

au travail en atelier et au travail à domicile. Ce sont les machines à coudre ordinaires, de marques très diverses, le plus souvent américaines ou allemandes. Les plus employées, il y a une quinzaine d'années, étaient les machines Reimann et Hurlu (1). Aujourd'hui on ne les rencontre plus guère qu'à domicile. Elles ont été remplacées par toute la série des machines à grande vitesse : machines « rotatives » Spool Jones, Howe, Standard, Singer (encore en petit nombre), Gritzner, Excelsior, Wilcox et Gibbs M. M.

Les deux dernières sont les plus rapides. Leur prix varie entre 150 et 250 fr. environ, sans pied ni table pour l'usine qui traite par quantité. La plupart des maisons qui s'installent les achètent. Elles font jusqu'à 3000 points à la minute au moteur, contre un maximum de 1.200 à 1.500 au pied. Elles ne sont du reste intéressantes que marchant au moteur.

1. La première servait à faire les parures (cols et poignets), la seconde (Hurlu, modèle A, le seul intéressant) la confection des corps et la lingerie de dame.

Leur vogue est tombée devant les améliorations apportées par les marques nouvelles. La maison Hurlu qui avait, à partir de 1884, détrôné la « Reimann » fut pendant vingt ans maîtresse du marché. C'était la seule maison française capable de concurrencer avec succès ses rivales américaines et allemandes. Mais, en 1904, ses usines de la rue Saint-Maur, à Paris, furent transférées à Montluçon. Ce fut la cause de son déclin : la maison ne retrouva pas les ouvriers habiles de Paris et sa fabrication devint défectueuse.

Les autres ont un prix moyen variant entre 100 et 150 francs ;

b) La deuxième partie de l'outillage comprend les machines spéciales à l'atelier, savoir :

Les scies à ruban, qui coupent 30, 40, 50 et jusqu'à 96 épaisseurs de tissu à la fois.

On peut arriver par jour à couper de 40 à 80 douzaines avec une scie, selon les genres d'article (1).

Le prix d'une scie à ruban est d'environ 900 francs.

Les machines à plisser. — Un constructeur mécanicien d'Argenton en fabrique. Une importante maison de chemises d'homme en possède de spéciales, créées par elle et brevetées (2).

Les machines à tracer et à remployer pour le faux col. — Les deux maisons d'Argenton qui font le faux-col, ont chacune des machines spéciales à leur usine, établies d'après des plans personnels et brevetées (3).

Les machines à bouttonnières. — Elles sont presque toutes d'origine allemande. La France n'en construit pas.

Ces machines sont automatiques, elles s'arrêtent quand la bouttonnière est terminée ; l'étoffe une fois glissée sous la machine, un couteau s'abaisse et coupe à l'endroit convenable. Tandis que le tissu est

1. Les petites épaisseurs sont coupées avec de grands ciseaux.

2. Maison Gautier.

3. Maisons Gautier et Guiot.

immobile, l'aiguille se déplace et effectue des points tout autour de la coupure ; elle fait aussi l'arrêt.

L'apprentissage est presque nul.

Une machine peut faire par jour de 800 à 100 boutonnières.

Son prix est de 500 à 600 francs environ.

Le blanchissage exige un matériel assez important et d'un prix élevé, savoir :

Chaudière à vapeur ;

Machines à laver à double enveloppe ;

Essoreuses centrifuges ;

Essoreuses à cylindre de caoutchouc ;

Apprêteuses ;

Étuves ;

Séchoir. Presse.

Pour le repassage, on emploie des :

Machines à cylindres, pour les devants, les cols et les poignets de chemises.

Fers à mains pour les corps.

Ces machines et ces fers sont intérieurement chauffés au gaz. Ils pourraient l'être (et ils le sont, paraît-il, dans certaines grandes usines à l'étranger) à l'électricité, mais ce mode de chauffage serait trop coûteux.

Avant de mettre les faux cols en boîtes, on les fait passer dans des machines à deux rouleaux qui leur donnent leur forme normale sans les casser.

Il n'existe pas dans la région de machines spé-

ciales à ganser, à ourler, etc... Ces opérations se font avec la même machine à coudre à laquelle il suffit d'adapter certains accessoires *ad hoc* : ganseurs, ourleurs, etc...

Il résulte de cette diversité et de cette perfection dans l'outillage, un rendement beaucoup plus grand dans la production et un accroissement de la valeur de la marchandise.

§ 3. — *Ce qu'on fait en atelier*

Dans beaucoup d'entreprises secondaires, la division des tâches est très réduite, souvent même elle n'existe pas chez la petite entrepreneuse et ce sont les mêmes personnes qui s'occupent de plusieurs travaux.

Mais dans tout atelier d'une certaine importance, il y a différents services, assurés chacun par un personnel déterminé, parfois nombreux.

En voici l'énumération :

Administration. — Surveillance, comptabilité, réception des marchandises.

Traçage : Le tissu arrive coupé ou non coupé. Dans ce dernier cas et quand il s'agit du façonnier, la maison qui expédie le tissu indique ce qu'il faut couper dans telle ou telle qualité et donne un modèle des articles à confectionner ou de simples indications

de mesures et de formes. On se sert pour tracer de « patrons ».

Coupe ;

Préparation et distribution de l'ouvrage ;

Visitage, échancrage, traçage et coupe des bouttonnières à la main, aux différents stades de la division du travail.

Pliage. Emballage ;

Expédition.

Cette organisation est complétée dans les établissements où l'industriel a voulu s'assurer une certaine régularité de production par le service de la fabrication (qui comprend parfois lui-même celui de la conduite des machines motrices).

Les genres de travaux pour lesquels la fabrication est le plus généralement établie sont les suivants :

a) Lingerie de dame : Travaux de fantaisie comme le corsage. Les beaux tissus (soie par exemple) ne sont jamais travaillés à domicile ;

b) Chemise d'homme : Devants, pour lesquels on se sert souvent de machines spéciales : machines à plisser. Montage des cols.

c) Faux cols et manchettes : Chaque maison a sa fabrication personnelle et cherche à la garder.

d) Bouttonnières à la machine : Toutes les machines à bouttonnières restent à l'atelier. Les maisons ne veulent pas les confier aux ouvrières du dehors pour plusieurs raisons. D'abord elles craignent un mau-

vais entretien d'une machine qui coûte cher. Ensuite elles n'ignorent pas que les ouvrières s'en serviraient pour leur usage personnel (cela a lieu couramment pour les machines à coudre ordinaires dans les périodes où le travail ralentit ; les ouvrières vont chercher de l'ouvrage là où il y en a et le patron qui leur a prêté ses machines est obligé de fermer les yeux sur l'emploi de celles-ci pour des travaux qui ne sont pas les siens). Enfin elles savent qu'une circulation trop fréquente de l'ouvrage ne donnerait pas de résultats avantageux (aggravation des pertes de temps. Malpropreté plus grande). Pour que le travail à domicile soit possible en effet, il faut au logement de l'ouvrière des opérations d'assez longue durée. Et ce n'est pas le cas des boutonnières.

Observons toutefois que la spécialisation dont nous venons de parler n'a rien d'absolu, sauf en ce qui concerne la chemise d'homme qu'aucun atelier ne fabrique entièrement.

Nous avons voulu seulement donner quelques indications sur les tâches les plus invariablement exécutées en atelier. Il existe des maisons où l'on commence et termine entièrement les articles de femme les plus divers. D'autre part, des ouvrières à domicile exécutent les mêmes travaux qu'en atelier (1).

1. Cf. Enquête précitée sur la lingerie, t. II, p. 516, n° 106 du questionnaire, page 520, n° 112 ; page 524, n° 113 ; page 524, n° 115 — Monographie XXIV, p. 665.

L'entreprise du blanchissage et du repassage par certaines maisons donne lieu également à des services particuliers qui font appel parfois à une main-d'œuvre étendue. Ce sont les suivants :

a) Service du blanchissage ; dont voici la décomposition des tâches :

- Trempage du linge ;
- Lessivage à la soude ;
- Savonnage ;
- Blanchiment avec l'eau de Javel ;
- Plusieurs rinçages ;
- Mise au bleu ;
- Essorage ;
- Séchage ;
- Apprêt, qui se fait à deux fois :

Apprêt à l'amidon cuit et apprêt à l'amidon non cuit.

b) Service du repassage ;

c) Service du cartonnage (là où la maison fait elle-même ses cartons).

§ 4. — *Rôle économique et commercial du travail en atelier*

La multiplication indéfinie des besoins est à notre avis l'un des facteurs les plus puissants de l'extension des ateliers. L'uniformité qui s'est établie dans les mœurs, les goûts, amène chaque jour vers

l'achat de l'article confection d'innombrables clients nouveaux. A la nécessité d'une production plus grande sont venues s'adjoindre les exigences d'une mode sans cesse plus capricieuse et qui veut être servie rapidement.

Et c'est pour répondre à ces demandes impérieuses que certains industriels ont créé des installations (nous avons vu plus haut comment leur nombre a pu grandir dans ces dernières années, grâce aux facilités d'installation apportées par le courant électrique). Il n'y a pas lieu, en effet, d'opposer le travail en atelier au travail à domicile lorsque l'atelier n'est pas outillé mécaniquement : des frais généraux considérables surgissent que ne compensent pas les avantages qu'une surveillance plus étroite peut apporter au point de vue de la façon.

Les résultats acquis n'ont pas trompé les industriels dans leur attente. Grâce à la rapidité plus grande du travail, à l'assiduité des ouvrières et, d'une façon générale, au perfectionnement de l'organisation technique de leurs ateliers, les industriels ont vu leur production acquérir un haut degré d'intensité. Grâce en outre à la surveillance qui joue en atelier un rôle capital, l'ouvrière perçoit au-dessus d'elle un contrôle de tous les instants (patron, contremaître, chef de service, famille du patron) et la qualité de son travail s'en ressent ; la quantité aussi. De ce que l'on peut faire recommencer une

partie manquée aussitôt qu'on s'en aperçoit, il résulte moins de malfaçons, une uniformité plus complète dans les produits qui empêche des particularités (déformations ou embellissements) de se glisser dans un lot, causes fréquentes de dépréciations à la vente où elles donnent lieu à des « rosignols ».

Il résulte aussi une propreté plus grande de l'ouvrage.

La régularité dans les quantités produites a permis enfin aux patrons de connaître le quantum de leur fabrication journalière et d'obtenir une plus grande exactitude dans les livraisons ; argument considérable en faveur du travail en atelier dans une industrie saisonnière comme la lingerie où la mode joue un rôle considérable et où la concurrence est puissante et active.

De la sorte, plus de commande en suspens par suite de l'indolence d'une ouvrière, de sa flânerie ou des événements imprévus du travail. La fabrication se poursuit d'un bout à l'autre, harmonieusement.

Les industriels que nous avons visités ont été unanimes à affirmer ces avantages. Tous seraient partisans d'une extension du travail en atelier si de multiples causes ne venaient leur interdire cet espoir ; voici les deux plus importantes :

La première de ces causes et non la moins sérieuse, est l'irrégularité dans les ordres de la

clientèle. Autant il est avantageux pour un patron d'avoir sous la main, en atelier, un noyau d'ouvrières capables de donner satisfaction à une commande pressée, autant il serait désastreux pour ce patron d'immobiliser d'énormes capitaux dans une installation concentrée, et d'avoir à subir chaque année des périodes de ralentissement ou de morte-saison.

La deuxième cause est que les prix payés aux entrepreneurs ne laissent à ces derniers qu'une marge très insuffisante pour développer leurs ateliers. (Il ne faut pas oublier, en effet, que nous sommes ici dans un pays de travail à façon surtout.) Quand les façonniers ont payé les salaires de leurs ouvrières, salaires qui ne peuvent descendre au-dessous d'un certain taux, quand ils ont prélevé leur bénéfice, il ne leur reste pas de capitaux suffisants pour assurer l'amortissement d'un matériel perfectionné et coûteux, ou le surcroît de prix de revient d'une concentration mécanique.

Seules ont avantage à centraliser leur travail les grosses maisons qui travaillent pour leur compte, ou celles qui vendent directement au public comme les 100.000 chemises.

Seules aussi ces maisons peuvent accentuer la division du travail dans leurs vastes établissements pourvus d'un outillage moderne et compliqué.

Très étendue dans certains pays étrangers comme

les États-Unis où 39 opérations sont nécessaires à la production d'une chemise d'homme, la division du travail a pris en France même une extrême extension et dès 1908 dans une fabrique de Villedieu qui occupait à l'époque 200 ouvrières en atelier, une chemise passait par 32 mains (1).

A Argenton, la situation de l'industrie ne permet pas une aussi grande division. Le faux-col seul, pour lequel deux fabricants sont outillés, donne lieu dans sa fabrication à une multiplication appréciable des tâches, et un des deux industriels qui le produit et en entreprend le repassage à neuf nous a confié qu'il passait chez lui par une trentaine de mains. Pour les autres articles de lingerie, voici les quelques indications que nous avons trouvées :

Division du travail (fabrication proprement dite).

Chemise d'homme :

Parures (cols et poignets) ;

Devants ;

Montage des devants ;

Échancrage des devants ;

Finissage ;

Montage des cols ;

Boutonnieres, boutons ;

Coupe des boutonnieres à la main. Suivant les ate-

1. V. Aftalion. Ouvrage précité, p. 178. — V. Enquête précitée sur la lingerie, t. II, p. 374.

liers et la qualité de l'article, chacune de ces opérations passe par une ou plusieurs mains.

Lingerie de dame

Pour ce genre de lingerie qui comprend les objets les plus divers (chemises, pantalons, chemisettes, etc...), il n'y a pas à proprement parler de division du travail. Beaucoup d'ouvrières font en entier chaque objet, et le travail à domicile absorbe en grande partie cette sorte de lingerie. Il n'y a d'exception que pour le corsage, celui de belle qualité surtout et pour lequel on distingue les travaux suivants :

Plis. |

Garnissage : broderies, entre-deux, points, festons, etc...

Montage, boutonnieres, boutons.

De toute évidence, l'atelier tire de ces différentes combinaisons des profits ; plus il est concentré, plus ces derniers sont grands. Il peut adapter chaque tâche (qualifiée ou grossière) à la faculté individuelle qui lui convient, et par l'admission des capacités les plus diverses abaisser son prix de revient.

L'ouvrière elle-même en profite ; dans un temps plus court qu'à domicile, avec moins de fatigue, elle peut, grâce à l'habileté qu'elle acquiert dans sa partie, arriver à gagner des salaires plus élevés.

CHAPITRE IV

LE TRAVAIL A DOMICILE

§ 1. — *Son importance. — Difficultés de l'établir*

La remarquable extension de ce mode de travail à partir de 1886, et qui semble aujourd'hui avoir atteint son point culminant, ne nous a été révélée malheureusement que par des renseignements oraux, et parce que nous avons vu par nous-même ; aussi sommes-nous très embarrassé pour donner des chiffres précis sur l'étendue du travail à domicile dans notre région. Aucune statistique officielle n'est là pour nous aider, et vu l'état de notre législation qui interdit à l'inspecteur du travail de franchir le seuil des logis ouvriers, il nous est impossible d'offrir des évaluations certaines. Les industriels eux-mêmes sont incapables, la plupart du temps, de dire le chiffre exact de leurs ouvrières, pour la bonne raison qu'ils ne le connaissent pas : il arrive fréquemment en effet, que l'on délivre aux guichets de leurs maisons des paquets

d'ouvrage à une personne, sans s'inquiéter du nombre de mains qui contribueront à la fabrication. Il faut remarquer enfin, qu'un nombre relativement considérable de femmes ne travaille pas d'une façon continue, régulière; nous voulons parler de celles qui habitent la campagne et dont les travaux agricoles réclament chaque année le concours à des époques déterminées.

Nous en sommes donc réduit à reproduire les indications que nous avons trouvées dans l'opinion générale, laquelle évalue à plusieurs milliers (tout en fixant le minimum à 3.000) le nombre des femmes travaillant à la lingerie (1).

Nous ferons observer que dans cette appréciation, il rentre un certain nombre d'hommes qui, tout comme les femmes, font aller la machine. L'enquête officielle de 1908 a signalé en trois endroits (2) l'existence de ces ouvriers en lingerie; nous l'avons rencontrée pour notre part plus souvent qu'on ne croirait. (Il est vrai qu'il n'existe dans la contrée aucune industrie susceptible d'employer la main-d'œuvre masculine.) Notre estimation renferme en outre toutes les personnes qui composent ce qu'on appelle des « ateliers

1. Un des plus anciens marchands de machines à coudre d'Argenton, ex régleur de la maison Hurlu, nous a déclaré qu'aux environs de 1890, il y avait certainement déjà 3.000 machines dans la contrée.

2. Enquête précitée sur la lingerie, t. II, n° 107, p. 516 à 519, n° 113, p. 524 à 527. — Monographie, XXVI, 668 et 669.

de famille ». Assez fréquents dans la région, ceux-ci sont formés le plus souvent de deux personnes (mère et fille, deux sœurs, mari et femme). La proportion de 11 ateliers de ce genre sur 42 familles visitées que trouva M. Georges Alfassa lorsqu'il fit l'enquête dans l'Indre, nous paraît l'exactitude même (1).

§ 2. — *L'Outillage*

Il y a peu de chose à dire en cette matière, puisque l'outillage se réduit pour chaque ouvrière à une machine à coudre sur laquelle est adaptée dans certains cas un petit moteur électrique « Labour ».

Il arrive cependant que dans certaines maisons, l'ouvrière dispose de deux machines, mais c'est une exception, et il n'y a qu'un patron qui use de ce système (n'oublions pas, en effet, que la plupart du temps les machines sont prêtées par les maisons); il fait confectionner de la lingerie de dame où certains articles (jupons) comportent beaucoup de plis pour lesquels l'ouvrière se sert des anciennes « Wilcox à un fil ».

Les marques de machines, nous le savons, sont très nombreuses. Cependant, les plus généralement employées sont les anciennes. On commence seulement à faire usage des « rotatives », mais les facilités

1. V. Enquête précitée sur la lingerie, t. II. p. 673.

d'achat offertes aux ouvrières laissent prévoir un accroissement rapide de ces nouveaux modèles. De plus en plus la mécanicienne est propriétaire de sa machine ; elle y gagne en indépendance. Incessamment des « placeurs », des abonnés », parcourent la région ; tous font la vente à crédit et cherchent à inonder de machines les campagnes restées fidèles jusqu'à présent aux travaux à la main. Depuis quatre ou cinq ans, la maison Singer a installé à Argenton même une importante succursale, ce qui porte à 9 le nombre des maisons qui font la vente et les réparations.

Les prix des machines à coudre varient entre 150 et 200 francs. Il est rare que l'ouvrière paie sa machine comptant : elle a recours presque toujours à la vente à crédit. La machine livrable de suite est payée par paiements échelonnés.

§ 3. — *Ce qu'on fait à domicile*

L'ouvrage exécuté à domicile, à part les exceptions que nous avons énumérées dans le cours de notre chapitre précédent, comprend tous les travaux de lingerie, mais il s'applique en plus à ceux qui ne réclament pas le secours de la machine et qu'exécutent en ville et dans les campagnes les femmes de tout âge et de toute condition pour lesquelles la linge-

rie est un travail d'appoint ou une occupation : travaux de finissage à la main, boutonnieres, arrêts, pose des boutons.

§ 4. — *Rôle économique et commercial du travail à domicile*

Le rôle dont il s'agit ici est de permettre la production à un prix très minime.

La concurrence étrangère, et les séries d'articles extrêmement bon marché créés par les grands magasins, sont les principales causes de l'extension du travail à domicile, car ils ont obligé les confectionneurs à façon à réduire au minimum leurs frais généraux. Ceux-ci sont aggravés, en effet, d'une façon considérable en atelier, et les avantages de ce dernier mode de travail ne doivent pas nous faire oublier qu'il existe à côté d'eux de nombreux inconvénients qui viennent les combattre et peser lourdement dans la balance en faveur du travail au dehors. A ceux que nous avons énumérés déjà (conséquences désastreuses pour un atelier mécanique de toute irrégularité dans les commandes, ralentissement, morte-saison), il faut en ajouter d'autres qui tiennent aux nécessités suivantes : bâtiments coûteux, puissant outillage et qu'il faut renouveler assez souvent, éclairage, chauffage, impôts (le matériel rentrant dans

l'évaluation de la valeur locative de l'immeuble), assurances, assujettissement aux lois rigoureuses sur la réglementation du travail, personnel de direction et de surveillance, etc. La liste est longue, on le voit. Nous n'aurions garde cependant de l'augmenter des inconvénients qu'entraîne toute agglomération de masses ouvrières dans un même lieu ; beaucoup d'industriels ne les méconnaissent pas.

Le but multiple atteint ainsi par les confectionneurs comporte trop d'avantages pour qu'il soit permis d'espérer de longtemps encore une diminution sensible du système de travail inauguré depuis trente ans bientôt. En dehors même de ce résultat, il y a lieu de considérer que le travail à domicile est passé dans les mœurs et qu'aujourd'hui de nombreuses ouvrières auraient une répugnance très grande à « aller à l'atelier ».

§ 5. — *Le Travail à domicile et la question du petit moteur*

Quand la Société « le Centre électrique » vint installer le courant dans la région, on pouvait croire que la possibilité de l'établissement facile d'un petit moteur aux logis des ouvrières allait avoir une influence sur le mode de travail existant. On pensait qu'en supprimant pour l'ouvrière la fatigue si redou-

table qu'occasionne le travail à la pédale et en permettant une production plus grande, l'emploi de la force électrique à un prix raisonnable allait étendre et généraliser encore la dissémination industrielle dont nous avons parlé, on pensait que le petit moteur allait apporter une aide efficace au labeur féminin.

On se trompait. Une expérience de cinq années a donné des résultats suffisamment probants pour qu'il soit permis aujourd'hui de porter un jugement sur la situation présente et à venir.

~ Du dénombrement auquel nous nous sommes livré avec le distingué directeur de la Compagnie électrique à Argenton, il ressort en effet que 157 moteurs seulement sont en fonction dans toute l'étendue du rayon d'action du courant, c'est-à-dire dans quatre communes.

Un chiffre aussi infime, si l'on songe à la multitude des mécaniciennes qui habitent la contrée, nous semble assez significatif pour que nous puissions dire que le petit moteur n'a pas réussi à domicile.

Nous ajouterons que son avenir nous paraît des plus problématiques si les tarifs de consommation de l'énergie électrique ne sont pas révisés dans le sens d'une diminution des prix, car c'est là que réside tout le problème. L'ouvrière ne méconnaît pas les avantages qui résultent pour elle de l'emploi d'un moteur, elle trouve seulement que ces avantages ne compensent pas les inconvénients de son prix de

revient qu'elle estime trop élevé. Les 5 ou 6 francs qu'elle est obligée de verser chaque mois dans la sacoche de la Société lui semblent lourds pour son budget.

Il faut ajouter encore que toutes les ouvrières n'ont pas le même intérêt à faire appel à la force motrice, et que celle-ci n'est guère avantageuse que pour les bonnes mécaniciennes, celles qui travaillent d'une façon régulière.

§ 6. — *La législation ouvrière et ses conséquences.*

C'est la loi du 2 novembre 1892 qui réglemente en France le travail industriel des enfants au-dessous de dix-huit ans et des femmes de tout âge. Elle vise tout établissement, tout local où une femme ou un enfant de dix-huit ans se livre à un travail industriel.

Elle est complétée par la loi du 12 juin 1893 (qui le fut elle-même par celle du 11 juin 1903) relative à l'hygiène et à la sécurité des travailleurs, et dont le champ d'application est beaucoup plus étendu ; car elle s'applique à tous les établissements industriels ou commerciaux dans lesquels sont occupés non seulement des femmes et des enfants, mais aussi des hommes adultes.

Mais l'une et l'autre loi ne sont pas absolues, elles contiennent une restriction exprimée en ces termes

par l'article 1^{er} § 3 de la loi de 1892 : « Sont seuls exceptés les établissements où ne sont employés que les membres de la famille sous l'autorité soit du père, soit de la mère, soit du tuteur ». Cette exception est limitée elle-même, lorsque dit la loi de 1892 « le travail se fait à l'aide de chaudière à vapeur ou de moteur mécanique, ou si l'industrie exercée est classée au nombre des établissements dangereux ou insalubres ».

Notre législation crée donc, en ce qui concerne le travail à domicile, un régime de faveur exceptionnel, puisque quand ce mode de travail tombe par exception sous le coup de la loi, il n'est soumis qu'aux prescriptions légales relatives à l'hygiène et à la sécurité et qu'il continue à être affranchi de toute réglementation pour ce qui touche soit la durée, soit les modalités du travail.

Les conséquences d'un tel système ont été dénoncées depuis longtemps, et les raisons d'ordre moral qui militent en faveur du travail au logis (Indépendance plus absolue de l'ouvrière, conservation du foyer, vie de famille sauvegardée, moralité plus grande) ne peuvent nous faire oublier ses déplorables résultats trop souvent.

Partout en effet, non seulement en France, mais à l'étranger les plaintes sont les mêmes et les abus du *sweating system* ont été signalés : exploitation des faibles, surmenage, travail de nuit, hygiène

défectueuse, salubrité pitoyable et surtout avilissement des salaires.

Particulièrement en ce qui concerne l'industrie de la lingerie, on a mis en relief d'une façon saisissante les prix de famine payés aux ouvrières à domicile et on s'est plu à dire de ces dernières qu'elles « mendiaient l'aiguille à la main et la machine à coudre aux pieds ».

L'initiative des gouvernements, celle des particuliers, se sont préoccupées de rechercher le remède à une si angoissante situation. Nous citerons, pour mémoire, les principaux efforts : l'enquête faite en France en 1908 par le ministère du Travail et à laquelle nous avons eu l'occasion de renvoyer souvent au cours de notre étude, le bill anglais de 1909, les travaux du Congrès international de Bruxelles en 1910, ceux du Congrès international de Zurich en 1912, les multiples rapports présentés à l'Association pour la protection légale des Travailleurs et à l'Office International du Travail. Tout le monde est aujourd'hui d'accord sur la nécessité d'une action énergique pour enrayer le mal et diminuer les souffrances, mais dès qu'on aborde les moyens à employer pour établir cette action, les divergences de vue apparaissent pour le plus grand préjudice d'une solution qu'il faudrait rapide. Certains esprits voient le remède au mal dans l'institution d'un salaire minimum et le Parlement est saisi d'une proposition de loi de

M. de Mun en ce sens, qui s'inspire du bill anglais de 1909 relatif au même objet. D'autres ne croient pas à l'efficacité d'une intervention législative et préconisent une forte organisation syndicale dont ils attendent les meilleurs effets. D'autres enfin croient à la nécessité d'un concours coordonné et conscient de l'action législative et de l'action syndicale. L'avenir dira qui a raison. Il nous est impossible dans le cadre restreint que nous nous sommes tracé d'étudier en détail les phases de la lutte qui s'est engagée. Nous nous contenterons de souhaiter, qu'elle aboutisse au plus vite et nous aborderons sans plus tarder l'exposé de la situation des ouvrières à domicile dans notre région. Ce sera pour nous un agréable devoir de mettre en regard du régime détestable que nous venons de présenter, le traitement de faveur dont bénéficie notre pays.

Nous n'avons pas rencontré en effet au cours de notre enquête les questions irritantes que soulève le travail en chambre en général. Des salaires raisonnables, des conditions de travail satisfaisantes, une vie relativement peu coûteuse font à la population une existence enviable.

Les chapitres suivants vont nous renseigner d'une façon précise sur ces différents points et nous expliquer l'expression de bien-être qui semble se dégager de la contrée quand on la parcourt.

Indiquons cependant dès maintenant que la situa-

tion privilégiée dont jouissent les ouvrières à domicile tient au peu d'étendue de la main-d'œuvre comparativement aux besoins des nombreuses maisons existantes. La concurrence que se font certains ateliers pour se soutirer les ouvrières est caractéristique à cet égard : Ces dernières se gardent bien de ne pas profiter de la possibilité qui s'offrent à elles de se faire valoir, et l'on comprend pourquoi leurs salaires sont supérieurs à ceux de la plupart des autres centres de lingerie, et même à ceux de Paris. Rendons-leur cette justice : elles les méritent, elles sont habiles.

CHAPITRE V

LA RÉMUNÉRATION DU TRAVAIL

§ 1. — *Frais à la charge des ouvrières*

Les frais qu'ont à subir les ouvrières sont relativement peu élevés. Ils ne comprennent en effet que ceux qu'entraînent l'achat du fil, des aiguilles, l'entretien et dans certains cas les réparations de la machine et l'emploi d'un petit moteur.

Voyons le détail de ces frais :

a) Fil, aiguilles, huile, réparations de machine.

En atelier, l'ouvrière ne supporte que les frais d'achat du fil et des aiguilles qui se montent en moyenne pour une bonne mécanicienne : à 0 fr. 25 par jour pour le fil et à 0 fr. 30 par mois pour les aiguilles à domicile, l'ouvrière supporte en plus les frais d'entretien de sa machine, très minimes du reste (huile) et parfois ceux de réparations. La plupart du temps ces derniers frais sont même à la

charge des patrons, sauf toutefois lorsqu'il s'agit de pièces cassées (1).

b) Petit moteur.

On calcule, nous l'avons vu, que sa dépense mensuelle est d'environ 5 francs par mois (éclairage et locations comprises). Détail à noter : chez beaucoup d'ouvrières les lampes sont en location comme le moteur, mais il s'agit cette fois au lieu d'une location indéfinie, d'une location amortissable : Pour une lampe l'ouvrière paie 0 fr. 25 par mois ; 2 lampes l'ouvrière paie 0 fr. 45 par mois ; 3 lampes l'ouvrière paie 0 fr. 60 par mois.

Au bout de 60 mensualités l'ouvrière est propriétaire des lampes moyennant une soulte de 1 franc par lampe.

Les amendes qui tiennent une si grande place dans toutes les industries parmi les frais subis par les travailleurs n'existent pas ici.

Les amendes pour retard (qui ne peuvent s'appliquer du reste qu'aux ouvrières en atelier) très fréquentes et souvent lourdes autrefois ont disparu depuis longtemps ; les patrons n'auraient pas gardé d'ouvrières.

Les amendes pour malfaçons, malpropretés sont inconnues. Si l'ouvrage est mal exécuté la visitense se contente de le faire recommencer ; s'il comporte

1. Nous n'envisageons ici que le cas le plus fréquent : celui où la machine est prêtée à l'ouvrière.

des malfaçons consécutives l'ouvrière est avertie du danger qu'elle court d'être congédiée ; si les avertissements restent sans effets l'ouvrière se voit refuser tout travail.

§ 2. — *Les salaires*

L'industrie de la lingerie présente une extraordinaire diversité de main-d'œuvre à laquelle correspond une diversité non moins grande de salaires.

L'exposition suivante va nous renseigner à cet égard :

I. — La situation en atelier

A) SALAIRES FIXES

	Salaires par jour
	—
Comptables (femmes et hommes)...	2,50 3 fr. 3,50 4 fr.
Coupeurs.....	3,50
Hommes employés à la conduite des machines motrices.....	3,50
Hommes employés aux emballages et expéditions.....	3,50
Hommes employés à la fabrication des cartons.....	3 fr.
Hommes employés au blanchissage..	3 fr.
Personnel de surveillance (femmes)..<	2,50 3 fr.

Femmes employées aux travaux de préparation de visitage et de manu- tention de l'ouvrage.....	2,50
Ouvrières à la journée (1).....	2,50
Apprentis : salaires de début.....	0,50
— à seize ans.....	2 fr.

B) SALAIRES VARIABLES

1° Mécaniciennes

Salaires par jour

Lingerie d'homme :

Chemise :

Bonne ouvrière.....	3fr. 4 fr.
Moyenne ouvrière.....	2.50 3 fr.
Médiocre ouvrière.....	2,25

Salaires individuels mensuels de

10 mécaniciennes : 92,50 76 fr. 68,90
65 fr. 76,40 62 fr. 55,15 119,05 115,65
116,30 (mois de mars 1913).

Faux cols et manchettes :

Bonne ouvrière.....	3,50 4 fr.
Moyenne ouvrière.....	3,25
Médiocre ouvrière.....	2,25

Salaires individuels mensuels de 10 méca-
niciennes : 82,55 78,05 71,05 91,15 64,30

1. Celles-ci sont peu nombreuses; l'immense majorité des
ouvrières est à la tâche et rémunérée par douzaine.

85,60 53,60 95,95 51,65 102,45 (mois de mars 1913).

Repassage :

Bonne ouvrière.....	3,50 4 fr. 4,50
Moyenne ouvrière.....	2,50
Médiocre ouvrière.....	2 fr.

Salaires individuels mensuels de 10 « lingères » : 48,45 69,60 68,40 73,40 72,05 68 fr. 74,75, 81 fr. 68,95 69,35. (mois de mars 1913).

Lingerie de dame :

Bonne ouvrière.....	2,75 à 5 fr.
Moyenne ouvrière.....	2,25 à 2,50
Médiocre ouvrière.....	2 fr.

Salaires individuels de 10 mécaniciennes pour une quinzaine : 24 fr. 27 fr. 24 fr. 24 fr. 30 fr. 20 fr. 18 fr. 20 fr. 33 fr. 36 fr. (mois de mars 1913).

2° Ouvrières à la main

Ce sont celles qui travaillent à la lingerie de dame entièrement faite à la main. Elles gagnent en moyenne 2, à 2,50.

II. — La situation à domicile

1° *Mécaniciennes*

Salaires par jour

Lingerie d'homme :

Bonne ouvrière.....	2,75 3 fr. 3,25
Moyenne ouvrière.....	2,50
Médiocre ouvrière.....	1,50

Salaires individuels mensuels de 10 mécaniciennes : 44,75 37,15 58 fr. 65,15 33,45 55 fr. 32,50 51,90 69,35 68,40 (Mois de mars 1913).

Lingerie de dame :

Bonne ouvrière.....	2,75 3 fr. 3,25
Moyenne ouvrière.....	2,50
Médiocre ouvrière.....	1,30

Salaires individuels hebdomadaires de 10 mécaniciennes : 25 fr. 20 fr. 18 fr. 18 fr. 16 fr. 12 fr. 16 fr. 20 fr. 19 fr. 12 fr. (mois de mars 1913).

2° *Ouvrières à la main (1)*

Lingerie d'homme :

Bonne ouvrière.....	1,25
Moyenne ouvrière.....	0,90

1. Il nous a été impossible de trouver pour cette catégorie d'ouvrières des éléments précis nous permettant de donner des séries de salaires hebdomadaires ou mensuels. Le travail à la main à domicile est, en effet, très variable; les ouvrières qui s'y adonnent le considèrent presque toujours comme travail d'appoint et leurs heures de travail sont subordonnées à leur ouvrage de maison. Ajoutons qu'il se paie très souvent au gré de l'ouvrière et non à date fixe mensuelle comme les autres travaux.

Médiocre ouvrière.....	0,60
Lingerie de dame :	
Bonne ouvrière.....	1,00
Moyenne ouvrière.....	0,75
Médiocre ouvrière.....	0,40

III. — Prix de façon payés par douzaine

(selon la qualité des articles)

Chemise d'homme : 3,50 4 fr. 4 frs. 4,50 5 fr. 5,40 6 fr.

Détail : Devants : 0,35 0,50 0,65 0,70 0,80 1 fr. 1,25.

Montage des devants : 0,40 0,45 0,50 0,60 0,75
0,90.

Cols et poignets : 0,40 0,45 0,50.

Montage des cols : 0,40 0,50.

Finissage : 0,50 0,75 0,80 1,50 2 fr.

Chemise de jour de femme : 0,80 0,90 1 fr. 1,10 1,50 1,75
3 francs.

Chemise de nuit : 2,50 3 fr. 4 fr. 4,50 5 fr. 6 fr. 7 francs.

Jupons : 1 fr. 1,40 4 fr. 4,50.

Pantalons : 0,80 0,90 1 fr. 1,20 2,50 3 francs.

Corsages : 2,10 2,50 3 fr. 8 fr. 10 fr. 12 fr. 20 francs.

Chemisettes : 1,30 1,50 1,75 2 fr. 3 francs.

Blouses de flanelle : 6,60.

Camisoles : 1,30 1,50 1,75 2 fr. 2,25 3 francs.

Chemises d'enfant : 0,80 à 3 francs.

Tabliers d'enfants : 1,50 1,80 1,90.

Boutonnieres et boutons :

Chemises d'homme : 13 boutonnieres et 5 points d'arrêt
par chemise : 0,70 la douzaine.

Chemises de femme : 2 boutonnieres et 2 boutons par che-
mise : 0,10 la douzaine ; 3 boutonnieres et 3 boutons par
chemise : 0,15 la douzaine.

Camisoles : 3 boutonnères et 3 boutons par camisole :
0,15 la douzaine.

Pantalons : 2 boutonnères, 2 boutons, 2 œillets, 2 coutures par pantalon : 0,20 la douzaine.

Finissage à la main :

Chemises d'homme : 3 boutons, 2 sous-carreaux, 5 points d'arrêt par chemise (les boutonnères étant faites à la machine) : 0,20 0,25 la douzaine.

Chemises de femme : rabattre les coutures, faire les boutonnères, les arrêts, etc... : 2,40 (2 francs chez la sous-entrepreneuse).

Les chiffres que nous venons d'aligner appellent quelques remarques qu'il est facile de découvrir à la première observation :

1° La supériorité fréquente des salaires féminins en atelier, sur les salaires masculins ;

2° Les gains élevés des ouvrières qui travaillent dans le faux col et les manchettes et au repassage ;

3° La proportion légèrement plus forte de hauts salaires dans la lingerie d'homme que dans la lingerie de femme (1) ;

4° La faible rémunération des travaux à la main,

1. Nous ferons remarquer toutefois qu'il arrive que la proportion est renversée quand il s'agit des deux articles suivants : jupon et corsage. Très avantageux pour l'ouvrière, ils lui permettent d'atteindre le chiffre de 5 francs par jour indiqué dans un de nos tableaux lorsque la série est particulièrement de belle qualité. Malheureusement, ici, les périodes de ralentissement sont plus accusées qu'ailleurs et, neuf mois sur douze, l'ouvrière en lingerie de dame fabrique des articles communs où les prix de façon sont peu élevés.

surtout de ceux qui se font à domicile et particulièrement dans les campagnes (boutonniers à la main);

5° L'élévation des gains en atelier ;

6° La rémunération satisfaisante du travail à la machine à domicile.

Tant de particularités ont des causes ; nous allons les énumérer en disant qu'elles résident :

1° Dans la difficulté variable des tâches ;

2° Dans l'assiduité et l'activité plus ou moins grande de l'ouvrière ;

3° Dans l'abondance plus ou moins grande de la main-d'œuvre.

Modes de paiements. — En cette matière encore, l'industrie de la lingerie présente dans notre région une certaine diversité : non seulement il n'y a pas d'usage déterminé, mais souvent les habitudes varient non plus même avec l'établissement, mais avec chaque ouvrière.

D'une façon générale, on peut dire que les paiements sont effectués tous les huit jours ou tous les quinze jours. Il n'y a guère que le personnel à salaire fixe qui soit payé au mois.

CHAPITRE VI

LES CONDITIONS DU TRAVAIL

§ 1. — *Durée du travail*

Cette question comporte deux études distinctes suivant qu'il s'agit du travail à l'atelier ou du travail à domicile.

Du premier, nous ne dirons pas grand'chose ; toute une législation sociale s'en est occupée à régler sa durée et par conséquent nous retrouvons ici les mêmes conditions que partout ailleurs : l'ouvrière travaille dix heures par jour.

En hiver, le matin de 7 h. 1/2 à midi ou de 8 heures à midi ; le soir, de 1 h. 1/2 à 7 heures ou de 1 h. 1/2 à 7 h. 1/2.

En été, le matin de 7 heures à midi ou de 7 h. 1/2 à midi ; le soir de 1 h. 1/2 à 6 h. 1/2 ou de 1 h. 1/2 à 7 heures.

Les heures d'entrée et de sortie varient avec les établissements.

Du second, nous dirons que sa durée est extrêmement variable et qu'il est assez difficile d'établir une moyenne. Les chiffres suivants de l'enquête officielle de 1908 donneront une idée de cette variété :

LOCALITÉS	6 heures et au-dessous	7 heures	8 heures	9 heures	10 heures	11 heures	12 heures	13 heures	14 heures	15 heures	TOTAL
Argenton, lingerie de femme.....	1	1	1	2	1	1	1	»	»	»	8
Argenton, lingerie de femme et d'homme	»	»	2	»	»	1	»	»	»	»	3
Argenton, lingerie d'homme.....	10	2	5	5	2	»	4	1	»	»	29
Saint-Marcel	4	1	1	1	»	1	1	1	»	»	10
	15	4	9	8	3	3	6	2	»	»	50

On ne trouve dans la région aucune des raisons qui poussent généralement les ouvrières à de trop longues journées. Les salaires, nous venons de le voir, sont d'une bonne moyenne ; le travail est assez régulier d'autre part, il n'y a pas de morte-saison trop rigoureuse, en sorte qu'il resterait comme cause d'abus le désir chez les ouvrières de « faire ressortir » leurs journées.

A ce point de vue, il est de toute évidence que le mal existe et nous savons qu'il arrive à de « bonnes ouvrières » de travailler, quatorze et jusqu'à quinze heures par jour. Mais fort heureusement pour cette

catégorie de « mécaniciennes » (car il n'y a que les femmes qui font aller la machine qui travaillent d'une façon régulière), leur âge leur apporte une certaine dose de résistance qui vient empêcher des effets pernicieux de se produire ; en outre, les conditions d'hygiène, sauf de très rares exceptions, sont excellentes.

Ces restrictions mises à part, la situation est satisfaisante dans l'ensemble et l'on peut dire que la durée de travail à domicile n'est pas excessive dans la région d'Argenton, si on la compare surtout aux dix-sept heures signalées par M. du Maroussem dans les industries du vêtement à Paris, et aux seize heures pratiquées couramment en Allemagne et en Grande-Bretagne.

§ 2. — *Chômage*

Il n'est guère d'industries qui ne donnent lieu chaque année à des périodes de détente pendant lesquelles la demande se ralentit et par conséquent la production ; mais ce sont surtout les industries saisonnières qui souffrent de ces crises régulières.

La lingerie, où les exigences de la mode sont particulièrement agissantes, subit une assez longue morte-saison qui s'étend de juillet à octobre ; elle se fait sentir plus ou moins vivement suivant les régions, mais elle est générale.

A Argenton, la situation n'est pas mauvaise et, sauf de rares exceptions, le chômage n'affecte pas un caractère de réelle acuité. Il n'existe même pas à proprement parler ; c'est une sorte d'accalmie qui commence après le Grand Prix et qui dure jusque vers le mois d'octobre (1).

Durant cette période, ce sont les mois de juillet et d'août les plus critiques.

La stagnation des affaires affecte aussi bien la lingerie d'homme que la lingerie de dame, mais certainement un peu plus cette dernière que, à cause du corsage, article avantageux aussi bien pour le patron que pour l'ouvrière, dont la fabrication intense ne s'étend guère que sur quelques mois par an.

Lorsque la crise se fait sentir, les maisons taxent leurs ouvrières aussi bien celles de l'atelier, que celles du dehors ; s'il arrive qu'elle est trop accentuée, elles usent de mises à pied pendant un, deux ou trois jours par semaine, plus s'il y a lieu, mais c'est chose assez rare. Vu la concurrence et le nombre réduit d'ouvrières, les patrons cherchent, en effet, par tous les moyens (travail à perte parfois) à assurer du travail à leur personnel ; ils savent trop que sa conservation est à ce prix.

1. Il ne faut pas oublier que la plus grande partie de la production est expédiée sur Paris.

Avec eux, nous ne déplorerons que les exigences de la mode interdisent de faire du stock et d'espérer pour l'avenir des conditions de travail meilleures.

§ 3.— *Hygiène.*

Parfaites en atelier, les conditions d'hygiène le sont encore à domicile sauf de rares exceptions.

L'habitation des ouvrières se compose la plupart du temps de deux pièces et ne rappelle en rien le logement fréquemment décrit de la mécanicienne des grandes villes ou une pièce unique sert à la fois d'atelier, de cuisine et de chambre à coucher (1). Elle est accompagnée quelquefois d'un jardin et comprend souvent des dépendances : cave, cellier, buanderie.

1. Description faite par Oda Olberg dans sa brochure : « Das Elend in der hausindustrie der Koufection », « du fond d'un appartement reculé, une machine à coudre grince, du point du jour jusque bien avant dans la nuit. La fenêtre est large, mais elle ne s'ouvre pas à l'air, elle donne sur un palier intérieur, et ne laisse passer que des relents affadis de plusieurs ménages avec la lumière rare des corridors. La chambre, dont le poêle montre qu'elle sert de cuisine porte le cachet indélébile d'une main de femme qui réussit en dépit de tout à créer la propreté et l'ordre. Haute de 3 mètres 37, mesurant 2 mètres 90 de long et 3 mètres 70 de large; cette chambre est meublée comme le sont les cuisines du pauvre, seul le lit dans un coin et la machine dans l'autre, révèlent les destinations multiples auxquelles elle doit servir. Deux chaises de bois complètent le mobilier. C'est là que la mère, cuisine, coud, repasse et dort. Trois enfants âgés respectivement de onze, neuf et trois ans et demi y passent la journée avec elle.

Presque toujours, la fenêtre constamment ouverte donne sur un jardin ou sur la rue.

Nous n'avons jamais entendu parler de maladie spéciale à la profession ; l'état sanitaire de la population est excellent ; les cas de tuberculose se comptent ;

La majeure partie des ouvrières s'éclaire au pétrole, les autres, celles qui ont un petit moteur emploient l'éclairage électrique.

§ 4. — *Groupements professionnels*

Aucun groupement professionnel n'existe dans la région et jamais un essai quelconque de ce genre n'a été tenté.

Pourtant la plupart des ouvrières se connaissent et ont l'occasion de se rencontrer fréquemment. Il faut donc chercher ailleurs que dans leur isolement la cause de cette absence de toute organisation.

Nous la trouverons à notre avis dans l'esprit même de la population.

L'ouvrière, d'une façon générale, est contente de son sort et elle n'envisage pas l'utilité qu'il y aurait pour elle à s'associer pour la défense d'intérêts éventuellement compromis.

Elle entretient avec son patron des rapports presque toujours cordiaux et, si les liens de déférence qui l'unissaient à lui autrefois se sont un peu

relâchés depuis la multiplication des employeurs, il n'en est pas moins vrai qu'ils existent encore. En ville chaque patron connaît ses ouvrières, très souvent il s'intéresse à elles, à leurs familles et l'on s'explique ainsi qu'il n'existe pas de fossé entre le capital et le travail.

Bien des ouvrières passent leur vie entière dans la même maison.

Ces considérations particulières mises à part, nous nous placerons à un point de vue plus général et nous ajouterons que la population ouvrière de la région, comme toutes les populations ouvrières essentiellement féminines, est peu familière avec les questions d'organisation sociale, qu'elle manque d'initiative et que son éloignement de tout centre syndical important semble lui interdire de longtemps encore la réalisation de toute idée quelconque de groupement.

TROISIÈME PARTIE

L'INFLUENCE DE LA LINGERIE

Depuis les crises que nous avons étudiées dans notre introduction, la lingerie n'a cessé d'occuper une place grandissante chaque année dans l'activité économique.

Elle a aidé dans une large mesure à la transformation de la région, et à l'heure actuelle on peut dire sans exagération qu'elle est devenue l'unique ressource de nombreuses familles ouvrières à Argenton, à Saint-Marcel et dans le voisinage de ces villes.

§. 1. — *L'Influence sur l'agriculture*

L'agriculture, qui faisait vivre autrefois la majeure partie de la population, est de plus en plus délaissée, et la lingerie est venue précipiter le mouvement commencé à partir de 1885-1886. En effet, après avoir

contribué à la reconstitution du vignoble, grâce à l'argent des salaires féminins et empêché dans une certaine limite l'abandon de la terre de s'accroître trop brusquement, elle n'a pas tardé à jouer le rôle inverse et à éloigner la main-d'œuvre du travail agricole.

Ses articles ont transformé les goûts, les coutumes, les conditions de vie. Peu à peu les fillettes ont appris à se désintéresser des travaux des champs et plus d'une s'estimerait déshonorée aujourd'hui d'y participer. Les hommes eux-mêmes ont pris l'habitude de ne plus compter exclusivement sur les revenus de la terre (à Argenton et à Saint-Marcel tout au moins). A mesure que la vigne a accru ses exigences et réduit ses profits, l'ouvrier l'a peu à peu délaissée. Il considère de plus en plus le travail de la terre comme étant « trop dur », pas assez rémunérateur, trop aléatoire, et il ne rêve qu'à se faire embaucher en ville à des appointements réguliers. Peut-on, du reste, le lui reprocher après les mauvaises récoltes qui viennent de se succéder. Chaque année, un nombre relativement élevé de jeunes gens gagne la grande ville, Paris surtout ; conséquence : on trouve très difficilement aujourd'hui de la main-d'œuvre pour cultiver, et jusque dans les pays de pleine campagne la crise se fait sentir.

Mais le fait le plus expressif de la transformation

économique dont nous parlons, est bien certainement la baisse considérable survenue dans la valeur des terres.

Nous ne l'envisagerons guère qu'à Argenton et à Saint-Marcel, c'est-à dire là où la lingerie agit de toute son influence. Ailleurs, en effet, la diminution, quand elle existe, est très peu sensible.

Les tableaux ci-inclus que nous avons dressés grâce à l'obligeance de MM. les notaires qui ont bien voulu nous prêter leur aimable concours, donneront une idée de cet affaiblissement des prix qui varie de 10 à 75 o/o.

Nous remarquerons qu'ils affectent surtout la commune de Saint-Marcel où la situation des immeubles est moins bonne qu'à Argenton et où plusieurs mises en vente de grandes propriétés à partir des années 1893-1894 sont venues précipiter la baisse commencée à la suite de l'invasion phylloxérique.

D'après les renseignements puisés auprès des vieux vigneron, les terres, dans la partie rurale de cette commune ont perdu 2/3 de leur valeur et les vignes 3/4. Pour les immeubles avoisinant la ville, la situation est un peu meilleure, la baisse atteint la moitié pour les terres et 3/4 pour les vignes.

Les procès-verbaux d'adjudication dressés par les différents notaires donnent la même proportion : le « journal » (4 ares) qui se vendait vers 1875-1880

NATURE ET CONTENANCE	COMMUNES	ACQUISITIONS		VENTES	
		DATES	PRIX	DATES	PRIX
h. a. c.					
Vigne.....	Saint-Marcel	11 septembre 1882	fr. 3.000	31 août 1901	fr. 1.300
Terre.....		28 octobre 1883	270	17 février 1905	105
Terre.....		14 octobre 1883	1.000	13 janvier 1906	500
Terre.....		12 mai 1872	400	24 juin 1906	170
Terre.....		21 juin 1873	600	24 juin 1906	350
Vigne.....		18 mai 1902	1.805	26 mars 1908	1.600
Terre (1).....		12 mars 1865	300	16 octobre 1909	60
Terre (2).....		10 février 1879	200	16 octobre 1909	40
Terre.....		16 décembre 1860	500	5 février 1913	200
Terre.....		28 novembre 1857	810	5 février 1913	210
Vigne.....		17 avril 1876	200		
Terre.....		20 avril 1876	1.000		
—		27 mai 1877	120	20 septembre 1912	400
—		15 mai 1881	100		
—		17 mai 1881	300		
Chenevière.....	Le Pechereau	21 novembre 1880	400	24 mai 1908	200
Vigne.....		27 janvier 1901	152	27 mars 1912	110
Vigne et terre.....		23 mars 1879	12.000	13 mars 1911	8.100
Pré.....		17 décembre 1859	350	16 octobre 1910	125
Vigne.....		2 novembre 1861	200	—	140
Vigne.....		10 juillet 1860	50		

*	32 40	—	20 novembre 1871	010	29 janvier 1910	400
* Pré.....	37	—	20 novembre 1865	500	3 décembre 1911	531
* Terre.....	58 40	—	27 mars 1894	1.080	3 décembre 1911	160
—	24	—	25 juin 1871	1.679	13 décembre 1906	1.725
—	8	—	14 décembre 1859	300	29 avril 1906	300
—	48	—	26 avril 1876	200	1 ^{er} juillet 1906	120
—	4	Tendu	6 octobre 1903	1.500	22 mai 1893	550
—	64 98	Ceulmont	10 janvier 1892	110	17 mars 1907	110
—	58 58	Celon	2 février 1867	1.000	9 décembre 1906	1.000
—	1 18 57	—	30 novembre 1873	2.000	13 mai 1905	1.780
— (3).....	24	Le Pont-Christien	9 avril 1885	800	20 octobre 1912	505
* Pré.....	16	Chasseneuil	29 novembre 1861	740	7 novembre 1907	500
* Pré.....	79 10	Le Pechereau	3 juillet 1862	3.000	14 novembre 1912	4.800
* Terre.....	40	—	28 août 1881	1.500	13 novembre 1910	750
* Vigne.....	32	Tendu	4 mars 1891	600	23 octobre 1910	320
	8	Argenton		100		

1. En 1902, l'acquisition avait eu lieu à la suite d'une adjudication.

2. Ces deux immeubles avaient été achetés en vigne.

3. En 1873, l'acquisition avait eu lieu en terre; en 1912, la vente eut lieu en vigne.

* Les astériques indiquent les cas d'augmentation de prix. On peut voir combien ils sont peu nombreux. Ce sont les cinq seuls que nous ayons rencontrés au cours de nos recherches. Il y en a certainement d'autres, mais on peut affirmer qu'ils sont l'exception. On les trouverait principalement dans les communes lointaines, de pleine campagne, ou dans certains endroits très bien situés : à Argenton, au Pechereau (commune limitrophe); il s'agit alors d'immeubles à proximité de la ville, pouvant servir de jardins ou d'emplacements. Ajoutons qu'en général la différence de prix est faible.

de 3 à 400 francs, ne vaut plus aujourd'hui que 100 francs difficilement.

A Argenton, la diminution n'est pas aussi générale, mais il faut dire que toute une partie de la commune jouit, grâce à la vallée de la Creuse si pleine de charme, d'une fraîcheur et d'un attrait incomparables ; les prés, les jardins se succèdent le long des rives verdoyantes, et l'on s'explique que la moyenne de baisse ne dépasse guère 15 à 20 0/0.

§ 2. — *L'Influence sur le commerce*

La lingerie a eu ici une influence curieuse et qui mérite de retenir notre attention : elle a aidé au développement de la vente à crédit.

De nombreuses familles ont pris l'habitude de vivre au jour le jour et l'esprit d'épargne des prudentes populations d'autrefois a fait place à une incroyable imprévoyance. On compte dans la classe ouvrière les ménages qui font partie d'une société de secours mutuel. La plus grande partie attend la paye avec impatience, souvent même ne peut pas l'attendre et réclame des acomptes.

Aussi le commerce général peut être calme, le commerce à crédit est toujours florissant. Sept courtiers représentant six maisons parcourent sans cesse le pays en quête d'abonnements. Sur ce nombre est

compté celui de l' « Union économique argenton-naise », société de vente à crédit composée d'une trentaine de commerçants d'Argenton qui, pour se défendre, ont été obligés dès 1908 de se grouper et de concurrencer les maisons étrangères, suivant les mêmes principes.

Cette société présente sur ses concurrentes un avantage assez appréciable : celui de permettre aux ouvrières de choisir aux magasins mêmes au lieu d'acheter sur échantillons.

Tous les agents, sauf celui de l' « Union », ouvrent aux ouvrières un crédit proportionnel à la valeur qu'ils leur accordent après enquête.

Le courtier de l' « Union », lui, pratique un système de vente tout différent. Ce système consiste dans la délivrance de carnets de bons de 25 francs, 50 francs, 100 francs.

Les carnets de 25 francs ont des coupons de 5 fr., 2 francs, 1 franc, 0 fr. 50.

Les carnets de 50 francs ont des coupons de 10 fr., 5 francs, 2 francs, 1 franc, 0 fr. 50.

Les carnets de 100 francs ont des coupons de 25 fr., 10 francs, 5 francs, 2 francs, 1 franc, 0 fr. 50.

Les carnets les plus généralement délivrés sont ceux de 25 francs.

Le courtier ne délivre un second carnet que lorsque les $\frac{2}{3}$ du montant du premier sont versés ; la moyenne des ouvrières met dix mois pour les payer.

Sur un carnet de 25 francs la cliente doit verser 3 francs comptant, ensuite elle paie soit à la semaine 1 franc ; à la quinzaine 2 francs ; au mois 4 francs.

Sur un carnet de 50 francs elle doit verser 10 francs comptant ; le reste est payé à raison de 6 francs par mois.

Sur un carnet de 100 francs elle doit verser 20 francs comptant ; le reste est payé à raison de 12 francs par mois.

Ces questions de vente à crédit sont une plaie pour l'ouvrière qui a affaire parfois à trois et quatre courtiers en même temps. Dans l'impossibilité où elle est souvent de s'acquitter de son premier carnet, elle n'hésite pas en effet à faire appel aux courtiers des maisons concurrentes pour se procurer d'autres objets. Très coquette en général, elle se laisse facilement séduire par l'attrait qu'exerce sur son esprit la diversité des articles mis sous ses yeux et la commodité qu'elle a de les acquérir. Elle achète au delà de ses possibilités presque toujours et constamment les courtiers sont accrochés à sa porte pour se faire payer.

Il y a là une situation désastreuse qu'il semble malheureusement bien difficile de voir se modifier. La vente à crédit est entrée dans les mœurs ; c'est tout dire. On compte environ que 700 familles l'alimentent, celles-là mêmes qui, à part quelques heureuses exceptions, font peser sur la commune

d'Argenton la lourde charge d'une assistance qui s'élève à bien près de 20.000 francs par an pour un budget moyen de 50 et quelques 1.000 francs.

§ 3. — *L'influence sur la Banque*

Après la débâcle financière survenue il y a vingt-cinq ans et les faillites nombreuses qui en furent la conséquence, une désorganisation générale s'empara du pays qui resta quelques années sans établissements financiers.

Mais bientôt avec la reprise des affaires et surtout avec l'essor extraordinaire pris par la lingerie, il fallut bien convenir que des nécessités impérieuses se faisaient jour et que la création d'un nouvel organisme financier s'imposait.

Les banques locales avaient fait leur temps. Ce furent deux des plus puissants établissements de crédit existant en France qui vinrent apporter la solution.

A partir de 1900, la Banque de France, la Société Générale créèrent, en effet, à Argenton, des succursales qui ne tardèrent pas à devenir florissantes, celle de la Société Générale surtout.

Aujourd'hui la région compte trois établissements ; aux deux premiers est venu s'adjoindre peu après un comptoir d'escompte local.

Leur commerce porte surtout sur l'escompte. Il se fait aussi des prêts d'argent, mais ils ont lieu chez l'escompteur qui se réserve de sérieuses garanties.

Les opérations faites par ces trois maisons sont considérables à cause du nombre d'industriels qui habitent la région. Dans le chiffre total, l'agriculture entre pour une faible part à cause de l'existence du Crédit mutuel agricole ; quand il lui faut recourir à l'intervention des banques, c'est à l'escompteur local qu'elle s'adresse presque toujours ; la plupart du temps il s'agit de billets d'escompte.

QUATRIÈME PARTIE

CONCLUSION

L'AVENIR DE LA LINGERIE. — LES DANGERS

Après avoir essayé de décrire l'essor de la lingerie, son organisation complexe et la place prépondérante prise par elle dans l'économie régionale, il nous reste à nous demander si cette industrie est appelée dans notre pays à un avenir plus brillant encore.

Pour traiter cette intéressante question, un regard en arrière sur l'œuvre accomplie ne nous semble pas inopportun ; nous allons le jeter en rappelant brièvement le caractère essentiellement agricole de la contrée jusque vers 1885.

Les femmes n'avaient alors aucune occupation spéciale, elles remplissaient leurs devoir de ménagères et secondaient les hommes dans le travail des champs. Certes, une industrie existait, celle de la tannerie, mais toute florissante qu'elle était, elle

n'occupait que 150 hommes environ et ne pouvait par conséquent modifier l'aspect général de l'activité économique. L'ouvrier tanneur était d'ailleurs le plus souvent un petit propriétaire qui se réservait le droit de cultiver son champ ou de faire sa vigne quand la nécessité s'en faisait sentir.

Avec le développement de la lingerie, la situation change radicalement ; le caractère du pays évolue dans un sens nettement industriel.

A partir de 1880, les grandes maisons sont créées.

La femme déserte les champs et s'habitue à prendre le chemin de l'atelier, soit qu'elle y travaille, soit qu'elle aille y chercher ou rapporter l'ouvrage qu'elle exécute chez elle.

A toute heure du jour, on la rencontre par les rues d'Argenton avec son « paquet » sous le bras, et c'est elle qui donne à la petite citée berrichonne cette animation pimpante qui contraste si fort avec le calme paisible et vieillot de tant de petites villes de province.

L'apparition des gros gains amène une véritable perturbation dans la vie modeste de la population, accoutumée au budget économe du paysan berrichon. Les habitants prennent des goûts de luxe et de bien-être, et le commerce local peut se développer. De grands magasins viennent éclipser les modestes boutiques fort mal achalandées d'il y a trente ans.

La région acquiert rapidement la physionomie industrielle qui la caractérise aujourd'hui.

Cette prospérité aura-t-elle un lendemain, ou même un long avenir, telle est la question qui fait l'objet de ce chapitre.

L'enquête à laquelle nous nous sommes livrés, nous autorise hélas ! à déclarer que des symptômes inquiétants de décadence se font jour depuis quelques années, nous allons les passer successivement en revue.

a) *Danger industriel.* — Le péril dont il s'agit ici a sa cause dans le taux relativement élevé des salaires payés à Argenton, et dans le maintien possible de ce taux par suite de l'existence et du développement constant des ateliers familiaux.

A côté des grandes maisons de lingerie, nous voyons, en effet, tous les jours, se multiplier de petits ateliers de trois ou quatre ouvrières. Des femmes, qui hier encore travaillaient à l'usine ou pour l'usine, les dirigent moyennant un gain modeste mais supérieur cependant à celui des simples ouvrières. Pour ces « entrepreneuses », les frais généraux n'existent pas et l'on s'explique vu la non nécessité pour elles d'avoir un gain industriel qu'elles puissent payer cher leurs ouvrières.

Si l'on ne peut que se réjouir d'un tel système au point de vue ouvrier, il faut bien convenir pourtant que ce système constitue un danger pour l'industrie

argentonnaise. Les hauts salaires sont, en effet, une exception dans la lingerie, et les industriels de chez nous risquent de ne pouvoir faire des offres aussi avantageuses que celles de leurs concurrents des grandes villes où triomphe le « sweating-system », où des fabricants de l'Ouest ou de l'Est, pays producteurs de matières premières (1).

Ce danger n'est malheureusement pas le seul ; on peut ajouter que c'est même le moins dangereux.

b) *Danger économique*. — Les inquiétudes en cette matière sont nombreuses. Les événements qui les ont fait surgir, relativement récents, ont déjà porté un coup sérieux à la suprématie industrielle de notre région ; en voici l'exposé :

1^o Les variations de la mode, en développant depuis dix ans l'usage des chemises de couleur, ne cessent d'augmenter chaque année la crise du repassage, spécialité qui faisait autrefois la réputation du pays (2). Aujourd'hui, en effet, la plupart des che-

1. Depuis trois ou quatre ans une cause nouvelle vient entretenir l'élévation des salaires : chaque année, en pleine saison de travail, un étranger vient s'installer dans le pays et y monte un atelier de passage, qui ne dure que quelques mois, mais qui jette cependant la désorganisation dans les ateliers existants, puisque cet étranger, pour se procurer des ouvrières, est obligé d'élever le taux habituel de rémunération du travail.

2. La renommée des repasseuses est telle, disait en 1901 M. Ardouin Dumazet, que « l'on envoie de 30 ou 40 kilomètres le linge de corps se faire blanchir et repasser à Argenton. Les voyageurs de commerce surtout ont recours aux glaceuses et repasseuses de la ville berrichonne ». (V. Ardouin-Dumazet, *Voyage en France*, p. 305).

mises expédiées ne sont pas repassées. L'abandon de la chemise blanche a en outre un autre résultat : celui d'interdire toute possibilité de faire du stock ; de plus en plus le chômage ira en s'accroissant.

2° D'autre part, la décroissance qui se manifeste dans la production de la chemise d'homme semble vouloir s'accroître chaque année en proportion directe du développement des boutonnieres à la machine. Déjà les industriels signalent la concurrence de jour en jour plus sérieuse des nouveaux centres de fabrication. Pendant longtemps, il importait que les boutonnieres fussent faites à la main et à très bas prix ; on les faisait dans les campagnes de l'Indre et principalement d'Argenton. Il y avait alors nécessité de faire fabriquer la chemise au centre de ces campagnes. Mais depuis le perfectionnement des machines à boutonnieres, les maisons n'ont plus le même intérêt à faire appel à la région et on s'explique qu'elles aient installé en grand nombre des usines à proximité de leurs lieux de vente, sur les lieux même parfois, ou aux pays de production des matières premières. C'est ainsi que Paris et sa banlieue comptent d'innombrables ateliers, que les Vosges travaillent les tissus blancs, la Seine-inférieure, Rouen surtout et Elbeuf les zéphyrs et les flanelles de coton, Lyon et sa campagne les zéphyrs de belle qualité ; on cite même des filatures qui ont adjoint à leurs exploitations des ateliers de lingerie.

Outre les avantages d'une production sous la main, les maisons évitent ainsi des frais de transport élevés et l'immobilisation de capital que tout envoi nécessite pendant les quinze jours qu'il exige pour l'aller et le retour.

3° Enfin, par suite d'une concurrence toujours croissante on fait de plus en plus des chemises à coutures rabattues à la machine, au lieu de coutures rabattues à la main ; c'est encore un travail qui peut se faire partout et qui ne nécessite plus l'emploi de la main-d'œuvre des campagnes.

On le voit, la situation est grave. La fabrique argentonnoise résistera-t-elle ? Il nous est difficile de répondre ; cependant nous espérons que l'habileté de l'ouvrière aidera les industriels à lutter avec succès. Encore ne faudrait-il pas que le danger social que nous allons aborder se manifeste d'une façon active et à brève échéance.

c) *Danger social.* — Ce danger c'est la possibilité de la conquête de l'esprit ouvrier par l'idée syndicaliste.

De toute notre étude, il résulte que la lingerie est arrivée à un point critique : éloignée des centres producteurs, des centres de vente, Argenton, centre de fabrication paie un tribut pour son éloignement ; d'autre part, la concurrence entre l'atelier familial et l'atelier industriel amène les hauts salaires. Il y a

donc nécessité pour notre industrie de se défendre avec énergie.

Or, que des syndicats se forment, qu'ils formulent des revendications pour le maintien ou le relèvement des salaires, le fabricant ne pourra lutter et d'autant moins, qu'il s'agit en la matière d'une industrie saisonnière incapable de supporter le poids d'une grève.

Ce péril social est-il imminent ? Sans l'affirmer, il le faut craindre. Déjà, dans une petite ville proche d'Argenton, des grèves violentes ont éclaté et les incidents qui se sont déroulés à Villedieu ont été connus chez nous.

D'autre part, depuis sept à huit ans environ, une bourse de travail a été créée à Châteauroux et des syndicats nombreux se sont affiliés à la dite bourse (1).

Enfin, Argenton n'est pas très éloigné d'Issoudun, ville assez sympathique aux idées socialistes grâce au voisinage du grand centre industriel Vierzonnais et elle est sur le chemin de la Marche et du Limou-

1. Jusqu'ici l'activité de cet organe a été du reste médiocre et son influence n'a pas dépassé les limites de l'agglomération Châteauroussine ; là même d'ailleurs elle est restée faible : les dirigeants de la bourse ne semblent pas avoir l'esprit très combatif et c'est ainsi que l'on a pu voir plusieurs secrétaires de syndicats affiliés, entrer au conseil municipal grâce à une alliance avec des démocrates bourgeois.

sin. Depuis plusieurs années, la Confédération générale du travail, voulant avoir une influence continue et persistante sur les maçons qui viennent à Paris l'été et regagnent leur campagne l'hiver, à envoyé des délégués prêcher le syndicalisme durant les jours sombres de la mauvaise saison. De fait, cette action a déjà eu des résultats, et les syndicats intéressés ont vu plus de régularité dans le paiement de leurs cotisations et dans leurs effectifs. Or, en accomplissant leur mission en Marche et en Limousin, les prédicateurs de la C. G. T. ont fait des stations chez nous : trois réunions de ce genre ont eu lieu dont une encore en février 1911 à laquelle assistaient, comme aux précédentes, un certain nombre d'ouvrières en lingerie. N'est-il pas permis alors de se demander avec anxiété ce qu'il adviendra si ces ouvrières se laissent gagner par les nouvelles tendances, si des syndicats se forment.

Sans nul doute des grèves apparaîtront et nous avons indiqué plus haut le grave danger de semblables événements.

Nous ajouterons qu'il serait d'autant plus grave que le malaise qui commence à apparaître dans le monde ouvrier est plus accentué que jamais.

En effet, si le péril social est un péril d'avenir, le péril économique et le péril industriel ont déjà produit des résultats. Certes, ils n'ont pas seuls agi, et il faut tenir compte de la crise qui sévit sur l'agri-

culture et le commerce en général depuis plusieurs années pour expliquer les nombreuses détentes qui se sont produites depuis deux ans ; mais enfin, ces deux périls ont joué leur rôle et créé dans une large mesure une situation dont les conséquences ont déjà été terribles : l'ouvrière a perdu ses avances pécuniaires et malgré son salaire élevé en bonne saison, elle a du, aux périodes de crises, faire appel au crédit.

Si demain un conflit éclatait, elle serait aux prises avec les pires difficultés, et comme lorsque la faim guide les hommes elle est mauvaise conseillère, il y aurait à craindre une lutte grave et mortelle pour l'industrie de la lingerie.

Puissions-nous être mauvais prophète.

D'ailleurs, si nous n'avons pas cru devoir cacher les dangers qui menacent la prospérité de notre ville natale, et cela par souci de la vérité et parce qu'un danger, pour être bien combattu, doit être connu, nous ne croyons point cependant à la disparition de la lingerie dans la contrée.

D'abord les périls signalés ne peuvent jouer leur plein effet qu'à longue échéance. Et d'ici-là, nous avons l'espoir que nos industriels sauront les combattre, et que, par des accords avec la compagnie d'Orléans, par une utilisation de nouvelles machines de plus en plus perfectionnées, par une distribution

plus savante du travail, leur initiative intelligente conservera à la région d'Argenton la suprématie industrielle dont elle a joui si longtemps.

Vu : le Président de la thèse

HITIER

Vu : le Doyen,
CAUWÈS

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris

L. LIARD

BIBLIOGRAPHIE

- GODEFROY (V.). — Annales de la Société d'Agriculture de Châteauroux n° 62, année 1867 (Cours de géologie agricole).
- GROSSET. — Recherches historiques et statistiques sur la ville d'Argenton et son territoire. Année 1841.
- HUBERT (E.). — Le Bas-Berry (Histoire et archéologie du département de l'Indre (Canton d'Argenton). Bulletin de la Société d'Agriculture de l'Indre. Années : 1885-1886-1887-1888-1893.
- MENAULT (E.). — Leçon de choses (faite au Concours régional de Châteauroux, en l'année 1888). Année 1888.
- CHAUMEAU. — Histoire du Berry, année 1566.
- ROBIN SCÉVOLLES. — Éphémérides de la Société d'Agriculture du département de l'Indre (Notice sur la culture de la vigne dans le canton d'Argenton), année 1823.
- RATOUIS DE LIMAY (M.-H.). — L'œuvre de la Société d'Agriculture de l'Indre pendant la période d'un siècle. Année 1902.
- Archives départementales.
- Journal, la Halle aux cuirs, n° 27 et 33, année 1912.
- AFTALION (A.). — Le Développement de la fabrique et le travail à domicile dans les industries de l'habillement. Paris, année 1906.
- ARDOUIN DUMAZET. — Voyage en France 26^e série (Berry et Poitou oriental). Paris, année 1901.

- Office du Travail. Résultats statistiques du recensement général de la population (effectué le 4 mars 1906) tomes I, 3^e partie, et III, Paris, année 1910. Imprimerie nationale.
- Office du Travail. Tableau général du Commerce et de la Navigation, année 1908, vol. I. Paris, année 1909. Imprimerie Nationale.
- Office du Travail. Statistique des grèves. Années 1902 et 1904.
- Office du Travail. Enquête sur le travail à domicile dans l'industrie de la lingerie, t. II. Paris, année 1908. Imprimerie Nationale.
- La Réglementation du travail en Chambre (Rapport présenté par M. F. Fagnot, à l'Association nationale française pour la protection légale des travailleurs. Paris, année 1904. Félix Alcan).
- Le Travail à domicile en France (Rapport de MM. P. Pic et A. Amieux, à l'Association nationale française pour la protection légale des travailleurs. Paris, année 1906. Félix Alcan).
- SERLOOTEN (E.). — De l'industrie à domicile dans l'arrondissement d'Hazebrouck. Thèse Lille, année 1907. Imprimerie Sautai.
- Le Génie civil (revue générale hebdomadaire des industries françaises et étrangères), articles de M. Bellom sur le travail à domicile, nos 1583 et 1584. Paris, année 1912.
- Union économique argentonnoise (statuts).
-

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	5
§ 1. — Pourquoi nous avons choisi la région d'Argenton	5
§ 2. — Géographie de la région d'Argenton.....	7
§ 3. — Aperçu de la situation économique avant le développement de la lingerie.....	8
§ 4. — La Crise viticole.....	11
§ 5. — La Crise financière.....	20
§ 6. — La Crise de la tannerie.....	22

PREMIÈRE PARTIE

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'INDUSTRIE DE LA LINGERIE

a) Évolution.....	29
b) Statistiques. France. Département de l'Indre...	32

DEUXIÈME PARTIE

LA LINGERIE DANS LA RÉGION D'ARGENTON

CHAPITRE PREMIER. — Historique : des origines à l'épo- que actuelle.....	37
---	----

CHAPITRE II. — L'État actuel.....	46
§ 1. — Les Industriels, les deux sortes, leur importance respective.....	46
§ 2. — Lieux de production. — Les dépôts.....	48
§ 3. — Caractère et objet de la production.....	53
§ 4. — Les Débouchés.....	56
§ 5. — Recrutement.....	59
§ 6. — Apprentissage.....	61
§ 7. — Modes de travail.....	65
CHAPITRE III. — Le Travail en atelier.....	68
§ 1. — Son importance.....	69
§ 2. — L'Outillage.....	73
§ 3. — Ce qu'on fait en atelier.....	77
§ 4. — Rôle économique et commercial du travail en atelier.....	80
CHAPITRE IV. — Le Travail à domicile.....	86
§ 1. — Son importance, difficultés de l'établir.....	86
§ 2. — L'Outillage.....	88
§ 3. — Ce qu'on fait à domicile.....	89
§ 4. — Rôle économique et commercial du travail à domicile.....	90
§ 5. — Le Travail à domicile et la question du petit moteur.....	91
§ 6. — La Législation ouvrière et ses conséquences.	93
CHAPITRE V. — La Rémunération du travail.....	98
§ 1. — Frais à la charge des ouvrières.....	98
§ 2. — Les Salaires.....	100
CHAPITRE VI. — Les Conditions du travail.....	107
§ 1. — Durée du travail.....	107
§ 2. — Chômage.....	109
§ 3. — Hygiène.....	111
§ 4. — Groupements professionnels.....	112

TROISIÈME PARTIE

L'INFLUENCE DE LA LINGERIE

§ 1. — L'Influence sur l'agriculture, émigration, diminution du prix des terres.....	115
§ 2. — L'Influence sur le commerce.....	120
§ 3. — L'Influence sur la banque.....	123

QUATRIÈME PARTIE

CONCLUSION

L'Avenir de la lingerie ; les dangers qui la menacent..	125
BIBLIOGRAPHIE.....	135

